

TRISTAN CORBIÈRE

LA FIN ET

LE COMMENCEMENT

- 1976 -

Sur la circonférence, le commencement et la fin coïncident.

Héraclite

On appelle commencement ce par quoi on commence, non ce point de début, mais le point d'où l'on a choisi de partir ; il y a toujours quelque chose derrière. Si des fins sont aussi nombreuses, illimitées, c'est qu'il n'y a pas de commencement. Le jour où l'on connaîtra le commencement, une seule fin subsistera. Aucun commencement ne peut satisfaire ; c'est aussi parce qu'un esprit un peu honnête marche à reculons, part de la fin qui, elle, est légitime. Quelque artifice qu'on emploie, c'est toujours par la fin qu'on commence. Il n'y a d'ailleurs pas moyen de faire autrement.

Rigaut

La ligne qui nous passe sous le nez n'a ni fin ni commencement.

Villiers de l'Isle-Adam

Rien n'est en poésie aussi difficile qu'un commencement, excepté la fin peut-être.

Byron

Commencement et fin ne font qu'un. Je peux chercher le fondement dans ce qui précède ou ce qui suit.

Novalis

Cela commença sous les rires des enfants, cela finira par eux.

Rimbaud

AVANT-PROPOS : CORBIÈRE RESSUSCITÉ

" Un matin, tout enfant encore, je me tenais sur le seuil de la maison et je regardais à gauche, vers le bûcher, lorsque soudain me vint du ciel, comme un éclair, cette idée : je suis un moi, qui dès lors ne me quitta plus ; mon moi s'était vu lui-même pour la première fois, et pour toujours."
Jean-Paul

To pa ri ti

Pa ri ti to,

ce dicton breton qui, en toute simplicité, dit : " mets un toit quand tu bâtis, quand tu bâtis mets un toit ", en vérité c'est-à-dire fais ce que tu fais, aura touché, pénétré, ébranlé et accompagné Tristan Corbière jusque dans ses fibres, ses aspirations les moins tendues, Corbière qui en aura abusé comme il abusa d'alcool, de vent, d'espace, de lui-même ou, tout court, de Vide :

" Faisant d'un à-peu-près d'artiste,
Un philosophe d'à peu près,
Râleur de soleil ou de frais,
En dehors de l'humaine piste. " (p.66)⁺⁺

Dehors, le mot reviendra souvent. C'est là que se veut le poète et, par voie de conséquence, tout le reste l'y pousse, à sa grande détresse bien sûr puisque la qualité même de l'exclu le mène au plus profond des choses à l'opposé,

⁺⁺ Les numéros de page renvoient à l'édition De Poésie/Gallimard, 1973. Tristan Corbière, Les Amours Jaunes. Edition établie par Jean-Louis Lalanne. Préface de Henri Thomas.

surtout s'il ne parvient pas à les incorporer, à s'y reconnaître, et que croît en lui une inspiration — ronflement plus que gazouillis — bourdonnante, prolongée, sans d'autre issue ni contrainte que la main à la plume,

" Réglons notre papier et formons bien nos lettres; "
(p.39)

Dehors, on ne saurait également trop le répéter, hélas, pour ce qui est de la notoriété, de la popularité et de la résonance de Corbière dont le nom, facile à retenir, ne figure pas encore à la table des matières des principaux manuels scolaires. Mais je me souviens en ce moment d'une certaine mise en garde par Mallarmé : " La Gloire! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi." Du reste, il semblerait que ce fussent des gens comme Corbière pour s'en préoccuper le moins du monde, ou alors pour fuir de haine ce faible intérêt posthume,

"— Oui, camarade, il faut qu'on sue
Après son harnais et son art!...
Après les ailes : le brancard!
Vivre notre métier — ça tue..." (p.II3)

La malédiction viendrait-elle de la poésie et de ce qu'elle apporte puis annonce ou bien plutôt de l'espèce d'unicité singulière qu'elle évoque, comme une revendication, sur la fin du siècle dernier, exaltante en ce domaine, et honnêtement, comment croire cela, ne pas s'en offusquer ? Nombreux pourtant sont les poètes, et pas des moindres, qui ont essayé de lui restituer son rôle d'innovateur et, ni plus ni moins, d'authentique poète. Nous citerons Verlaine, le premier qui ait tiré Corbière d'un long sommeil, Huysmans et la bibliothèque combien élective de son héros des Esseintes,

Breton aussi qui ne cessa de le placer entre Lautréamont et Rimbaud. Un autre nom s'impose dès qu'il s'agit de parler de Corbière — je le dis parce qu'on l'oublie trop souvent, peut-être bien du fait de leur égalité, de leur ressemblance dans l'Anonymat, sans exagérer pour celui qui va suivre — c'est Saint-Pol-Roux, le " Magnifique ", qui se prit d'adoration pour la Bretagne, en pleine gloire symboliste, en y faisant restaurer et construire un étonnant manoir, où il vécut le reste de ses jours. Bien que les deux poètes aient parcouru un itinéraire différent à des époques différentes, Saint-Pol-Roux ne manqua jamais de faire partager sa passion pour Corbière. S'adressant à des Bretons à la suite d'un banquet, il parla de leur pays en ces termes, et nous y avons vu pour notre part une référence révérencielle à Tristan Corbière :

" La Bretagne est universelle et toutes les races en retour se retrouvent en elle comme dans un cercle, le cercle du celtisme, lequel est assurément la bague circonférencielle du monde... Vous professez à tel point le culte de la mort que vous en faites de la vie.⁺⁺ Vos larmes composent la rosée, pour ainsi dire, de son aurore perpétuelle. En Bretagne, on ne meurt pas, on appareille, on largue, on s'absente, on voyage. Partir, pour vous, ce n'est pas mourir un peu, mais vivre davantage. Ici, la mort c'est la longue aventure du marin qui ne reviendra pas, mais qu'on attend toujours." La Bretagne, oui, il nous faut la mettre en bon rang parmi les amis et divulgateurs de Corbière car elle a beaucoup fait pour lui après, bien après sa mort, certes, mais pas assez sans doute en ce qui concerne la partie cachée, naturelle (qui ne doit plus rien à personne) et apatride de son œuvre, celle qui nous réserve encore les

⁺⁺ C'est nous qui soulignons.

émotions de la découverte et des retrouvailles.
Ce fut d'ailleurs un des apports considérables d'un essai consacré à Corbière par Henri Thomas, Tristan le Dépossédé, où il est surtout question de " ces poèmes, parisiens ou de nulle part, (qui) constituent la plus singulière relation qu'un poète ait jamais donnée de sa passion, de sa détresse, de sa joie, je dirais même — car les soudains passages à l'absolu sont un trait de Corbière —, de son être et de son non-être, de son vouloir-être et de son vouloir-ne-pas-être." Ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, d'écrire plus loin : " la Bretagne est pour Corbière une terre et des êtres aimés entre tous."

Arrêtons-nous là, ne cherchons pas bataille à des interprétations trop partielles, puisqu'il est clair — ce ne sont pas mots en l'air —, que chacun lit et pense Corbière comme il l'entend, pourvu que personne n'arrache une page. Seulement, nous approchons de l'heure où, dans l'esprit de tous, Tristan rejoindra, à des titres divers, les deux François, Villon (lui en premier) et Rabelais, ce dernier qui serait plutôt un cousin qu'un frère, plus convaincu a priori d'être un sage qu'un délinquant de la plume.

" Allons donc! c'est écrit — n'est-ce pas — dans ma tête,
En pattes-de-mouche d'enfer;

Ecrit, sur cette page où — là — ma main s'arrête."(p.60)

L'écriture moderne lui doit de près et de loin son infection, remise en cause de la finalité littéraire, et par extension des acheminements suivis, les rapports entre le poète et le monde, entre le poète et ce qu'il devient au contact des mots, qui se transforment, qui le transforment, encore que tout permette de justifier une opinion contraire, comme quoi

Corbière tiendrait les rênes de son élévation, avec toutes les incertitudes, les obscurités que draine cette expression ; Corbière mérite en ce sens d'appartenir aux écoles les plus ennemies, il les dédaigne de ce pas encore davantage. Nous y reviendrons, tout comme nous idéaliserons — puisque la démarche inverse compte des "succès" —, en commençant au préalable par une vue globale de notre sujet, la Fin et le Commencement, tant il est vrai que ces deux mots imprègnent Corbière, et là où une tendance générale prendrait la Fin (il ne s'agit pas bien sûr du poème du même nom des Gens de Mer) pour point de mire, nous essaierons, par peur d'en perdre le fil, de ne jamais laisser le Commencement dans la marge ni à la traîne. Nous poursuivrons ensuite par une tentative de biographie par les poèmes, car nous voulons être fidèles à l'image que le poète donnait de lui, malgré ou grâce aux masques et autres subterfuges disséminés çà et là dans les Amours Jaunes. Puis nous terminerons par une confrontation de thèmes proches ou liés à la fin et au commencement ; en vrac, la terre et la mer, la veille et l'insomnie, le goût et le dégoût, la franchise et la simulation, l'adresse et la maladresse, l'ancien et le nouveau. Bref, nous choisirons ce qui découvrira des aspects encore inconnus de Tristan Corbière.

P R E M I E R E

P A R T I E

" Dans sa gloire qu'il porte en paletot funèbre,
Vous le reconnaîtrez fini, banal, célèbre...
Vous le reconnaîtrez, alors, cet inconnu." (p.63)

En me maintenant à l'idée — mais ce pourrait être un point d'appui aussi bien qu'un point de départ, et de possible chute —, que tout vient et part selon des données par avance inconnues, tronquées et surtout égales entre elles, parce que nul ne saurait nous les départager, à l'idée que la fin et le commencement dépendent d'une racine commune qui serait ce qui les relie et, déjà, les sépare, je crains ou souhaite rencontrer des difficultés de dernière main (définitions, exactitudes, intersections, reminiscences, etc.) telles que Corbière seul les démêlera, les sous-tendra, les éclairera, et les fracassera.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas, j'espère, de trouver maintes et maintes redites, retouches et contradictions, dans l'esprit même du poète, et quand il nous faudra approcher d'une éventuelle submersion des chants par un discours totalement factice et rudimentaire, celui-ci — n'en déplaise —, alors il sera temps de faire intervenir les notions de fin et de commencement, entendu que ni l'une ni l'autre ne se donnent

la réponse à l'alternative : laissera-t-on ainsi ou échangera-t-on les rôles bientôt ? En dépit de ce que nous avançons par la suite, n'ayons pas peur de dire que Tristan Corbière, né en 1845 et mort trente ans plus tard, soit juste de quoi écrire un livre, Les Amours Jaunes, ne parvint jamais à donner, à mettre un sens à sa vie, qui fut sa mort bien avant l'heure.

D'autre part, comment ne pas découvrir (en essayant même de ne faire que cela), les méandres ou les hoquets d'une écriture toujours différée, égocentrique, en "raccrocs", comment ne pas en traquer les moindres concessions au lecteur, si contradictoires en outre que chacun y trouve son compte de malices, de politesses, de réparations et de coups de bâtons ? C'est cette perpétuelle et impitoyable descente (à rebrousse-poil) aux sources d'un moi en perdition que nous provoquerons, au risque de nous tromper, tant elle nous offre une prise directe sur les contraires, les oppositions et les antagonismes les plus sincères — et que l'on nous permette de n'y rien ajouter!

Poésie du feu qui consume un homme dont les attaches ici-bas, comme des griffes malhabiles, n'avaient guère butiné, appréhendé une autre direction que celle, désespérée entre toutes, d'une fuite d'Oisiveté concrète :

" Mineur de la pensée : il touchait son front blême,
Pour gratter un bouton ou gratter le problème
Qui travaillait là — Faire rien.—" (p.98)

Il ne faut pas croire! comme on dit, voilà bien le plus difficile à faire admettre. Mais qu'est-ce qui pousse ce lycéen de Saint-Brieuc — un peu frêle il est vrai — à tout

quitter d'un seul coup pour guérir, mais au sens guerrier du mot puisque le pauvre Tristan en profita pour se détruire, sans rien regretter ? Je ne peux m'empêcher de penser, même si ceci me coûte une partie de mon indifférence pour les commentaires que certains supposent être en droit de tenir sur ce qui aurait pu se produire, que Corbière aurait toujours été privé — s'il avait procédé (?) dans sa révolte différemment —, de ce qui le définissait aux yeux de ses proches et, de surcroît, de lui-même : un besoin d'Espace démesuré pareil, sans doute, au papier blanc sur lequel on fixe à tout jamais des rêves d'Insomnie et de la fragilité qui régénère l'imagination au réveil.

Tout comme le mot délivrance renferme un double sens tellement récalcitrant du point de vue du choix impossible, le passage de Corbière dans le monde des vivants tient presque d'un pléonasme, le même que l'on reproche aux enfants quand ils demandent de "descendre à la cave", un joli gâchis selon l'expression consacrée, un désir répété jusqu'à extinction, du genre : — quand je serai grand j'aurai ma revanche.

" — Pur héros de roman : il adorait la brune,
Sans voir s'elle était blonde... Il adorait la lune;
Mais il n'aima jamais — Il n'avait pas le temps. —

— Chercheur infatigable..." (p.98)

Revanche sur lui-même bien sûr, ou plutôt, comble du mensonge narcissique, revanche sur la personne qu'il n'a pas été, qu'il n'a pas voulu devenir, pour une raison ou une autre, et qu'il méprise avec autant d'intérêt et de mémoire que si elle existait en chair et en os.

" Quel instrument rétif à jouer qu'un poète!...
J'en ai joué. Vraiment — moi — cela m'amusait (...)
Serait-il mort de chic, de boire ou de phtisie,

Ou, peut-être, après tout : de rien...

ou bien de Moi."

(P.62-63)

Nous multiplierions sans mal les exemples de ce sarcasme, tout en décryptages, en méticuleuses blessures d'heure en heure un peu plus ouvertes, de ce dénigrement (fou car mensonger dans son essence même - Corbière, à l'inverse d'un Jarry par exemple, était convaincu de ne pas être celui qu'il déguisait, grimait et masquait) qu'il portait en lui ou sur les autres, ses proies :

" Vous qui ronflez au coin d'une épouse endormie,
RUMINANT !..." (p.103),

selon que la mer était plus ou moins houleuse, les landes plus ou moins jaunes, Paris plus ou moins officiel en Arts et Curiosités, Marcelle, sa Marcelle, plus ou moins amoureuse...

Quant à cette ironie dont on parle tant à propos de Corbière, comment l'interpréter, la comprendre, la ressentir et la reproduire ? Enfin! on n'embarque pas tout son être dans une aventure avec un point de non retour ou plusieurs, en rupture de banc, sans mât de cocagne mais à la voile plein vent, on ne descend pas aussi bas dans les marécages de visions absurdes et graves de

" Restant de crabe, encore il servit de pâture
Au rire du public, et les gamins d'enfants
Jouant au bord de l'eau noire sous le beau temps,
Sur sa bosse tapaient comme sur un tambour
Crevé..." (p.171)

- anéantir le néant qui se prend pour plus conforme à la réalité que cette même réalité faite d'abcès ou de cancers

de mots, d'où le " Toi, fainéant, fais un livre — tout homme a son livre dans le ventre " (p.256), chaque mot ici mériterait d'être disséqué —, on ne désigne pas ainsi son moi, on ne se vautre pas, on ne se broie pas, on ne se courbe pas et craque et plaint, on ne se corrige pas dans les détails, dans les pointillés pour faire plaisir, par simple canular. Non, le boute-en-train par lequel s'implante une dure et pénible sympathie, paraît-il, au poète, ce n'est pas lui en tout cas qui nous donnera le la de l'angoisse et de l'émotion que procure une lecture à voix rauque, il n'existe d'ailleurs pas pour qui entend :

" Ne pleure donc plus, — je suis bête —
Vois : mon drap n'est pas un linceul...
Je chantais cela pour moi seul...
Le vide chante dans ma tête..."(p.52)

ou encore,

" Sous le temps, sans égides
M'a mal mené fort bien
La vie à grandes guides...
Au bout des guides — rien —
... Laissé, blasé, passé,
Rien ne m'a rien laissé..." (p.93)

Toutefois, laissons-là les quelques raisons qui font que Tristan Corbière mériterait davantage d'audience si ses lecteurs ne prenaient pas si facilement le parti de l'insouciance, je pense à une méfiance injustifiée vis-à-vis de tel ou tel poème trop limpide, comme de ces manifestes qui ne parlent plus tant ils font appel aux dernières ressources imaginables pour... ne pas dissuader les plus fervents convaincus. Mais je ne suis pas si sûr que se répan-

d ront toujours les mêmes balourdises, alors luttons encore rageusement pour imposer l'image d'un Corbière insaisissable, entre jour et nuit, sable et pierre, d'un Corbière dédicçant ainsi un exemplaire de son livre à son ami Le Gad, aubergiste à Roscoff : " Nous sommes tous les deux deux fiers empoisonneurs. / A vous les estomacs, Le Gad, à moi les cœurs! "

Et comment se fait-il donc que la plupart des poèmes de Corbière s'organisent autour de l'idée que l'on n'arrive à ses fins qu'après avoir connu et subi les tourments contraires d'une vague sans cesse recommencée, qu'elle soit issue ou non d'un pacte avec les forces secrètes qui se plantent sur un individu déjà esseulé, comment rester en contact permanent avec autrui et sa conscience quand au détour d'une strophe ou d'un vers il est écrit, en italique, innocemment presque, cette maxime impétueuse : "Puisque cela doit être, autant que cela soit de suite... d'un côté ou de l'autre "

(p.136), ce qui signifie ni plus ni moins qu'à tout moment il faut être sur un qui-vive de fortune, de hasard, en mutation comme en immobilité, en somme quelque philosophie, entière s'il en est, où les sens réagissent par ricochets sur eux-mêmes et commandent l'expression (la vivisection) à servir, à négocier, à mener à l'égard des lois en vigueur, mais constamment loin d'elles et non pas à leur rencontre? En effet, à la question : d'où vient le danger, de devant ou de derrière ? Corbière aurait bien plutôt rétorqué : de travers! parce qu'il y en a deux et que ni l'un ni l'autre ne permettent d'échapper à ce qui crée le danger et, à l'extrême, l'y renvoie, c'est-à-dire la visite inopinée d'un quelconque déséquilibre, moral ou matériel, en proie avec le balancier

que représente son identification. De cette chose qu'on appelle poésie, Corbière, très modeste, fit la marque d'un procès de façon à ne pas s'exiler de la Cité plus loin qu'il y était convié et repoussé,

" Que les moutons suivent leur route,

De Carcassonne à Tombouctou...

- Moi, ma route me suit. Sans doute

Elle me suivra n'importe où." (p.128),

ou alors, dans le Poète Contumace, au titre si bouleversant, nécessaire pourtant :

"... Au vent de sa guérite,

A-t-il donc oublié comme les morts vont vite,

Lui, ce viveur vécu, revenant égaré,

Cherche-t-il son follet, à lui, mal enterré ?"(p.66)

Mais une fois que Tristan eut tout mis en place pour juger, il lui fallut bien se rendre à l'évidence que délibérer seul, dans le Noir comme on dit, à l'écart d'une reconnaissance à jamais compromise, a posteriori aussi, servirait à déclencher l'échéance qui résonnait ici plus fort qu'ailleurs, délibération vaine, dans sa vanité, avec malgré tout la bouée de sauvetage que Tristan a passée au cou de Marcelle, par excellence détentrice du trésor corbiérien - prédestination du nom : corps (en) bière -, et c'étaient les Amours Jaunes, flagrant délit de la provocation doublée d'un malentendu, celui d'un simulateur qui sombre dans la démystification. Car la première question que l'on se pose sur Corbière, dès que l'on approche, à force d'entêtement, de la reconstruction mentale et physique du poème, ne saurait ben aucun cas s'éloigner de celle-ci : quelle logique, quelle spontanéité et quel accomplissement viendraient à bout et à satiété, du recours perpétuel et purement ostensible à un monde infantin

(mots, réflexes, jeux, jurons, code, imaginaire, invitations, dépit, etc.), à un monde qui se replie et s'effiloche sur un petit être, un Juvénal de Lait, ne disposant pour se défendre

" A grands coups d'avirons de douze pieds..." (p.96)
que de la sentence de cet Elizir d'Amor :

" Tu ne me veux pas en rêve,
Tu m'auras en cauchemar!
T'écorchant au vif, sans trêve,
— Pour moi... pour l'amour de l'art." (p.78)

Plus ingénieux aurait été d'ériger un portrait, comme Seurat en savait dessiner par exemple, pour toucher le personnage dans ses contrastes, ses nuances, pour le débarrasser de l'ancre rustre et pesante qui l'accompagne jusqu'aux quais de l'Abstrait, symbole de son magnétisme posthume, je pense, un portrait où les signes et les intersignes (en Bretagne, les "signes" de la mort) se rencontrent sur un même terroir, celui de la cohésion d'une poésie dont les points cardinaux se seraient pris de douleur et de regret pour un périmètre audacieux, envolé :

" — Je ne connais pas mon semblable;
Moi, je suis ce que je me fais.
— Le moi humain est haïssable..." (p.129)

Aussi personne ne sursautera-t-il de lire le vers suivant sans y déceler la moindre frontière, ultime refuge d'une ascendance étrangère, d'ordre civil et pénal — pour parler en juriste —, mais plurielle celle-ci :

" — Je ne m'aime ni ne me hais."

Au-delà du coup que se porte une nouvelle fois Corbière dans cette opposition, j'y vois surtout une démission, une inversion

des moules sur lesquels se rendent et se ferment les pratiques humaines, puisque le poète opère un frottement, un toboggan de résine, qui retient et souvent rejette la nécessité accompagnatrice du moi, le sien propre plus encore en ces moments de création que le surmoi, et il s'ensuit une véritable explosion des diverses couches de ce qui maintient en vie ; il n'est pas exagéré d'avancer que Corbière possède quelque chose de moins que quiconque et qu'il en profite, ne contaminant que lui, afin de mieux préparer son départ, déjà vécu, tant les désaccords et les différences se multiplient à l'approche du trépas, pendant qu'une voix à éteindre se fait entendre :

" L'enfer fait l'amour. — Je ris comme un mort —
Sautez sous le Hû!... le Hû des rafales,
Sur les noirs taureaux sourds, blanches cavales!

"Votre écume à moi, cavales d'Armor!

Et vos crins au vent!... — Je ris comme un mort —"
(p.191)

Par conséquent, nous ne serons guère tranquilles que lorsque nous aurons donné un corps, trouvé un nom à ce Rien qui gravite autour du poète et le ronge et le destitue, devant tous, de sa naissance, réussie elle, tout en distinguant bien ce qu'il concentre, rature, préserve et enrichit de ce qu'il dédaigne, fuit et effleure.

Pour qui ne fait pas très attention, pour les autres aussi, Corbière laisse l'empreinte d'un style et d'une écriture inachevés, embourbés, l'impression d'un raté général quasi volontaire, irritant donc, comme s'il avait été désarmé par la nature même du doute, qu'il questionnera tout au cours de sa brève existence, nous léguant ainsi une de ces matières qui prennent la forme de ce qu'elles englobent et remuent, comme

s'il se remettait sans arrêt à la tâche, quitte à tout reprendre à zéro. En poussant à peine la démonstration, — Corbière s'y prête, faut dire —, nous aurions envie de trouver la fonction exacte et émancipatrice que les mots, lettres et syllabes espiègles, quand ils ne se dévergoncent pas pour tomber en amas de stalactites sur les images (le décor) du caveau (empirique?), les Amours Jaunes bien entendu, renvoient au lecteur et investissent de sens, non seulement par la façon dont ils se côtoient, se coudoient, mais aussi du fait même de leur activité inévitablement oppressive sur la monture ou la façade de la Prison terrestre, celle du voisin, car elle est plus neuve et plus belle et où, comme l'avait suggéré un dessinateur contemporain, il est préférable de peindre des barreaux aux murs et au plafond plutôt que d'essayer d'essayer d'... de les briser.

Référons-nous un moment à ce que pouvait écrire, dès 1918, l'écrivain et poète américain Ezra Pound, sur les caractères de la provenance ascensionnelle et dérégulée, au sens rimbaldien, de la poésie de Tristan : " Laforgue s'exprime par des commentaires, Corbière par des éjaculations, comme si les mots étaient arrachés et tirés hors de lui par la fatalité. (...) Pourtant on peut, malgré des différences innombrables, rapprocher Corbière de Goya, un Goya qui n'aurait plus rien de spécifiquement espagnol et qui s'exprimerait avec une intensité macabre et une modernité que nous n'avons pas encore dépassée." A ces éjaculations de mots nous souscrivons aussitôt et nous complèterons en ajoutant que cet accouplement érotisé entre le poète et sa Muse, une expression qui lui plaisait et qu'il charge de sens dans plusieurs poèmes, tous les deux néanmoins très tôt en instance de divorce, l'accouplement, disais-je, serait le lieu

d'autant de fausses couches et d'avortements qu'il y aurait eu d'éjaculations, comme quoi les poèmes de Corbière, et en particulier ceux qui précèdent le retour au bercail et au pays natal, accordent un meilleur sort à la réserve qu'à l'extravagance — contrairement aux anecdotes, à ne pas négliger surtout, qui retracent une vie mouvementée et synonyme de scandale et d'intempérie; en effet si je me fais bien comprendre, tout ici est tourné vers l'érotisme, comme seule fin de ce commencement qui décide des dots et des dettes à résorber, à divertir et à augmenter, qui décide si l'érection donne ou non droit et accès aux complaints mélancoliques (mêlant coliques naturellement), à une poussée de fièvre à l'endroit du gouvernail.

L'allégorie, pour vraisemblable qu'elle puisse paraître, de l'érotisme comme appendice (sic) et en-tête d'une Œuvre, tant dans sa durée que son cadre — une lagune —, et qui insiste sur son duvet d'intransigeance, nous convie pour une fois à de généreuses introspections dans le domaine des mélanges favoris tentés sur tel ou tel cas original, voici, avant d'éclaircir, notre assurance, intimité en outre, voici ce que nous ne dépasserons pas, au risque de ne pas mesurer la gravité et l'imprudence de certains propos. Le poème Frères et Soeurs Jumeaux, dans Raccrocs, illustre cette fusion des possibles, d'un amour-ancien auquel s'est attachée une idée de boucle bouclée, la même que celle d'Héraclite citée tout au début :

" Ils avaient de cela — De retour dans l'enfance,
Tenant chaud l'un à l'autre, ils attendaient le jour
Ensemble pour la mort comme pour la naissance...
— Et je les regardais en pensant à l'amour..."(p.I02)

Mais ce que l'on justifie par ce qui ne provient pas de soi

garde un aspect lointain et hostile — Corbière ne s'en défend pas —, qui entraîne alors une modification, de part et d'autre, des humeurs puis des forces qui composaient l'admiration ou la large mansuétude. En somme, n'y tenant plus à force de trop souvent avoir été la faille et la cible de ces mêmes fêtes de l'esprit, Tristan coupe le lierre (ce sont les clinquants, hommes ou choses, sujets à une enclave et à une réparation) qui monte tant qu'il peut aux contreforts de sa "tour d'ivoire" imprenable :

" Les femmes avaient su — sans doute par les buses —
Qu'il vivait en concubinage avec des Muses!...
Un hérétique enfin... Quelque Parisien
De Paris ou d'ailleurs. — Hélas! on n'en sait rien. —
Il était invisible; (...)" (p.65).

Dès à présent, ne perdons pas de vue, ne gommons pas l'intrusion, l'incartade, l'épanchement de l'érotisme chez Corbière, en commençant par l'objectif qu'il nous livre — en récif —, dans le poème A Une Camarade (p.50-51) qui commence ainsi :

" Que me veux-tu donc, femme trois fois fille ?..."
et qui en arrive au constat suivant :

" — Tous les deux, sans doute... — Et toi, sois bien sûre
Que c'est encore moi le plus attrapé :
Car si, par erreur, ou par aventure,
Tu ^{ne} me trompais... je serais trompé!

Appelons cela : l'amitié calmée ;

Puisque l'amour veut mettre son holà.

N'y croyons pas trop, chère mal-aimée...

— C'est toujours trop vrai ces mensonges-là! — "

Avec ceci :

" Rien n'est faux qui soit vrai ; rien n'est vrai qui soit faux. Tout est le contraire de songe, de mensonge." Mais quoi ! c'est Lautréamont qui le dit dans ses Poésies, sans que Corbière en eût connaissance.

Un des plus éloquents poèmes des Amours Jaunes, en ce sens qu'il explique ou bien alors contient, condense et contourne tous les autres, c'est Libertà (p.123-126) — "Ce mot se lit au fronton de la prison de Gênes (?)", ajoute méthodiquement, presque honteusement, on penserait, le prévoyant Corbière qui se permet le luxe de citer Dante : "Lasciate ogni..." Libertà regorge en effet de symboles ou travers érotiques — par allergie à quoi ? —, quand les mots eux-mêmes cachent ce qui crie par-dessous, et comme par hasard il s'agit bel et bien d'une prison,

" — Prison, sûre conquête
Où le poète est roi ! ",

prison-femme, prison-liberté, fin d'une vie qu'on ne maîtrisait plus, début d'insomnies pour ceux qui attendent au dehors et début d'une métempsycose dans l'absolu, ce qui donne pour le plaisir d'une reconstitution factice (Corbière n'a pas plus fait de prison en Italie qu'en France) :

" Ho ! l'Espérance folle
— Ce crampon — est au clou.
L'existence qui colle
Est collée à l'écrou.
Le souvenir qui hante
A l'huys est resté ;
L'huys n'a pas de fente...
— Oh le carcan ôté ! — "

Corbière, nous le verrons plus loin, n'aura vraiment connu

et aimé (nous y engloberons tout ce qui se rattache et même s'arrête puis s'oppose à ces deux expressions) qu'une femme, qu'il suivra, qu'il traquera jusque dans Paris, une femme — osons le dire —, qui ne lui résista pas tant le jeune homme (vingt six ans) allait de l'avant, sûr de ses sentiments et de sa force. Marcelle, ainsi elle apparaît dans Les Amours Jaunes, ne donnera sans doute pas au poète tout ce qu'il devait en espérer — à croire que nous ne pouvons nous empêcher de magnifier ce qui fait, n'oublions pas, le titre du recueil — même si cette courtisane, comme certains l'ont appelée, n'avait pas que Tristan dans son cœur — :

"... Ah tu ne comprends pas?...—Moi non plus—Fais la belle,
Tourne : nous sommes souls! Et plats : Fais la cruelle!
Cravache ton pacha, ton humble serviteur!..." (p.34)

S'il est un moment où il faut affirmer les notions de fin et de commencement, ou pour parler moins pompeusement l'insatisfaction (patibulaire) d'un incompris — le terme a vieilli, je sais —, toujours à la limite de la caricature et de l'ébauche — à force de découvrir on finit par déplacer la montagne de Sévérité qui vous enceint, alors il faut le faire maintenant puisque nous parlons des terribles complications et culbutes mises en œuvre par Tristan pour se faire aimer. Et Corbière de se chercher un langage, un savoir, une couche où joindre les fonds, les brisants, les extrémités de son être. Les Amours Jaunes,

" Un livre? — ... Un livre, encor, est une chose à
(p.21) / lire!.."
seront sans doute pour lui l'occasion de combler en grande partie la brèche, à moins qu'elles n'en créent une encore plus sévère ou grouillante, ce qui paraît d'autant plus vraisemblable que rien d'autre ne suivra vraiment, sinon

l'éclaircissement de points obscurs — mots qui font la vie, dans les deux sens —, et leur application concrète. La fin, c'est constamment que Tristan l'appelle, l'interpelle, la nargue, la fuit, la mime, la venge et la relance :

" — Où que je meure : ma patrie

S'ouvrira bien, sans qu'on l'en prie,

Assez grande pour mon linceul..." (p.129)

et surtout le poème Nature Morte (p.133-134) qui, dans sa concision et son tangage intemporel que facilite une culture, une civilisation bretonne repliée sur elle-même, brisée, mais populaire, gravite et se ferme autour du titre qu'il porte, alors qu'on ne sait plus très bien qui est mort ni qui va mourir :

" — Ecoute se taire la chouette...

— Un cri de bois : C'est la brouette

De la Mort, le long du chemin...

Et, d'un vol joyeux, la corneille

Fait le tour du toit où l'on veille

Le défunt qui s'en va demain. "

Hymne, incantation, exutoire, la fin éclate de poésie ; tout, tout et tout est derrière, dans un passé aussi imprécis que possible, passé seulement parce qu'il resurgit dans le présent, évoquant le trouble de l'incertitude et de l'exacte souffrance, tels ces vers qui parviennent à chanter malgré ce qu'ils disent :

" En fumée elle est donc chassée

L'éternité, la traversée

Qui fit de Vous ma sœur d'amour!...

Là-bas : cette mer incolore

Où ce qui fut toi flotte encore...

Ici : la terre, ton écueil,
Tertre de deuil! " (p.41)

La fin, la mort, ces mots se suivent, se touchent et ce que l'un pouvait encore sauver et découvrir (comme le temps), l'autre lui enlève aussitôt sans rien laisser d'ancien ni de nouveau. Même dans les Rondels pour Après, où triche et se détache de la vie Tristan Corbière, complètement, gracieusement, dans une dernière rosée aurorale, et se retire des soulèvements et des déploiements jadis nocifs et minutieux, où Tristan en pleine lucidité se prépare à mourir, se berce, se réchauffe comme après avoir examiné tous les détails et autres supplices de la maladie incurable, la mort est donnée comme sommeil duquel perce et gêne encore la morsure d'un esprit frondeur et poétique,

" La Muse camarade ici posera,
Sur ta bouche noire encore elle aura
Ces rimes qui vont aux moelles des pâles...
Dors d'amour, méchant ferreur de cigales. " (p.203)

Le lecteur — celui que devait bien consentir à imaginer, voire à ne pas trop désemparer ni indisposer Corbière —, voit aboutir le recueil (qu'il ait ou non tourné les pages les unes après les autres) dans un total refus de la singularité et de l'originalité prônées en première main, comme si la poésie avait exclusivement accompli son érosion, mais au sens thérapeutique, tant il est vrai que les intentions cachées du poète (le Tristan de la légende ?) ordonnent de reprendre les poèmes sous un autre angle, de les "arranger" avec les mots de la fin qui sont pour la plupart chargés de multiples significations. Il suffit de choisir un extrait de Rondel :

" Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles!
Il n'est plus de nuits, il n'est plus de jours ;
Dors... en attendant venir toutes celles
Qui disaient : Jamais! Qui disaient : Toujours! "
(p.202),

pour mesurer les trébuchements, les balancements, ici éclatants, dans le temps — puisque la fin atteinte, les fins arrivent, ce que nous ne répèterons jamais assez —, d'une bataille, en symphonie, des contraires les plus sentis, humainement : comment rattraper un homme dans le noir et pour qui ni les jours ni les nuits ne subsistent ?

Corbière montre autant d'obstination à vouloir en finir avec lui-même par le biais du renversement de la destinée prétendue universelle, (l'enlaidissement chez lui relève d'un sac-cage radical et mystique des critères, classiques ou non, de la beauté et du bon sens), qu'à vouloir être au commencement de tout ce qu'il touche de près, de loin, lui-même, en petits bouts, dans son ensemble, tandis qu'il en résulte un insondable gouffre,

" Les margats et les cormorans
Tes grands poètes d'ouragans
Viendront chanter à la marée..." (p.185),

où le plus généralement du monde les mots qui se ressemblent le plus tendent à dire tout le contraire de ce que le lecteur, jusque-là, avait cru comprendre, et commence alors un magnifique et invraisemblable collage, recollage, à tous les temps, à tous les modes, une tempête de points de suspension, d'exclamation, d'interrogation, et des interjections à tort et à travers, et quelquefois pas de ponctuation du tout — cela pour l'œil novice d'un lecteur de Corbière.

André Breton ne s'était pas trompé quand dans son Anthologie de l'Humour Noir il écrivait : " c'est sans doute avec Les

Amours Jaunes que l'automatisme verbal s'installe dans la poésie française." Oh! je sais toute l'ambiguïté de l'expression automatisme verbal, mais nous ne ferions rien sans elle, du moins pour ce qui regarde Corbière, poète de ces vers étonnants où les règles élémentaires du discours sont tour à tour jouées, refusées, maintenues également, et surtout privilégiées au point de laisser de côté ce qui fait la cohésion, la cohérence même de chaque parole, nous pensons aux petites choses : répétitions, temps-morts, remphissages, ou trop absents ou trop présents, sauf dans quelques poèmes, les poèmes de la fin (Rondels pour Après) comme par hasard.

Et conduire, diriger d'une manière ou d'une autre la poésie de Corbière revient à la réduire, à l'étouffer dans ce qui la constitue, l'imbrique et l'irrigue de haut en bas et vice-versa, en diversités puis en harmonie et en récurrence autour de son axe premier : l'infirmité à tous égards, (il n'est pas mauvais de rappeler l'hypothèse que les rhumatismes qui le ruinaient physiquement auraient entraîné une surdité partielle ou complète).

Est-il besoin d'insister, de suspendre une séance initiatique coulée dans les vers du poète, pour parler maintenant des Amours Jaunes, en solides blocs qu'elles cristallisent, comme d'un commencement en soi, c'est-à-dire sans implication directe ni consentie dans les sources populaires ou a posteriori romantiques qu'elles dépoussièrent et approchent — il y aurait ici d'intéressantes découvertes et révélations à faire à propos de ces sources qui redeviendraient sources et plus encore ? Ce commencement pivoterait sur lui-

même pour aboutir à tout ce que l'on observe, apprend et juge par conséquent au cours du recueil — il s'agit, en termes imagés, d'une pléthore de clous pour une carence de planches —, les trop vastes estuaires de la pensée rendent inutilisables et prématurés les retours à un état de disponibilité, pour ne pas dire à un équilibre moral et social : Tristan Corbière est parvenu, dans sa quête d'un amour que transcenderait sa poésie, l'un ne va pas sans l'autre,

" Il alla coller sa mine
Aux carreaux de sa voisine,
Pour lui peindre ses regrets
D'avoir fait — Oh : pas exprès! —

Son honteux monstre de livre!..." (p.205), à enfreindre les lois de la fin et du commencement que régissent des ententes qui correspondent entre elles par des égouts toujours entretenus, et il a fait un nœud "record" à ses sens et à sa vie, aux manières de satisfaire autrui, relevant le défi ou niant les haies, les barrières d'extrémités et d'intervalles où se heurtent la plupart des hommes, il a posé des piquets, ses poèmes, partout où quelque chose ou quelqu'un l'empêchait de renverser, de bouleverser, d'affranchir l'Autorité, les conventions, les religions, les principes. Mais ceci ne serait pas tout à fait exact si l'on n'y ajoutait que Corbière, dans son immense soulèvement individuel, n'aura jamais entraîné personne et qu'il se sera sans cesse trouvé au commencement d'un inconnu guère hospitalier :

" — Rien — Je parle sous moi... Des mots qu'à l'air je /jette
De chic, et sans savoir si je parle en indou...
Ou peut-être en canard, comme la clarinette
D'un aveugle bouché qui se trompe de trou.
— Va donc, balancier soûl affolé dans ma tête!

Bats en branle ce bon tam-tam, chaudron fêlé
Qui rend la voix de femme ainsi qu'une sonnette,
Qu'un coucou!... quelquefois : un moucheron ailé...

- Va te coucher, mon cœur! et ne bats plus de l'aile."(...) (p.100-101)

Mais le vrai salut du poète, celui qui vient quand la fin
des espérances folles a sonné le commencement de l'emprise
des mots et des images, c'est l'Océan,

" Pour vingt sous : L'OCEAN! L'OCEAN!! L'OCEAN!!!"(p.181)

lui qui, aux yeux de Corbière, résume tellement bien l'Espace
en mouvement, en profondeur, en liberté, c'est l'Océan
avec ses marins, matelots, "gens de mer", qui à force de vo-
guer dessus lui ressemblent, c'est l'Océan avec ses ports,
Roscoff en Finistère,

" Trou de flibustiers, vieux nid

A corsaires! - dans la tourmente,

Dors ton bon somme de granit

Sur tes caves que le flot hante..." (p.185)

Le répit, la pause, et le poète sur son côtre naviguait sur
les flots, sera de courte durée, non pas parce que Corbière
s'ennuyait - il n'est jamais question de l'Ennui⁽¹⁾, surtout
pas, dans Les Amours Jaunes -, mais plutôt à cause du Temps
qui le marque maintenant vraiment, à cause de la femme ai-
mée qui n'aime plus, à cause de la poésie qui ne suffit plus
tant elle a été tournée, retournée et déchiquetée, hormis la
Fin tant escomptée qui reprend ses droits et son sujet pré-
féré, jamais à pareille fête :

" Mais il fut flottant, mon berceau,

Fait comme le nid de l'oiseau

Qui couve ses œufs sur la houle...

Mon lit d'amour fut un hamac ;

(1) Corbière en parle seulement comme, au même titre que son chien
Fidèle, d'un "compagnon", inséparable plutôt qu'habituel.

Et, pour tantôt, j'espère un sac

Lesté d'un bon caillou qui coule."(p.157)

Rimbaud nous aide : " La fin est trop intérieure et ^{trop} suave :
je la conserve dans le tabernacle de mon âme."

C'est seulement à cet endroit de notre investigation que nous donnerons intégralement la première partie du poème Epitaphe — l'instrument mais aussi le couperet de notre base de départ —, en respectant la disposition des phrases et l'orthographe des mots, scrupuleusement, afin de bien voir qu'on peut (ou doit) la lire dans n'importe quel sens, de mieux en mieux et sans aucun but déterminé à l'avance, ce qui expliquerait que Corbière préférât signer Sagesse des nations que de laisser son propre nom, pour lui trop neutre, pour nous trop peu énigmatique, et à la sagesse des nations se hisse Tristan, à son insu bien sûr, tout en y fomentant un malaise, tel ce paragraphe où un vent de panique, froufroutant, perturbe les vérités les plus accommodantes, les moins contestées :

" Sauf les amoureux commençans
ou finis qui veulent commencer par
la fin il y a tant de choses qui
finissent par le commencement que
le commencement commence à finir
par être la fin la fin en sera que
les amoureux et autres finiront par
commencer à recommencer par ce
commencement qui aura fini par
n'être que la fin retournée ce qui

commencera par être égal à l'éternité qui n'a ni fin ni commencement et finira (aussi) par être finalement égal à la rotation de la terre où l'on aura fini par ne distinguer plus où commence la fin d'où finit le commencement ce qui est toute fin de tout commencement égale à tout commencement de toute fin ce qui est le commencement final de l'infini défini par l'indéfini - Egale une épitaphe égale une préface et réciproquement.

Sagesse des nations " (p.28)

" Cette prose fuyante comme le ruban de Moebius ", écrit judicieusement Henri Thomas, dissimulée, comme écrasée, aux avant-postes des Amours Jaunes comme une épitaphe, même hors du commun, dans un cimetière, au point d'avoir très longtemps échappé aux exégèses qui, si elles l'ont remarquée, ne l'ont jamais lue pour ce qu'elle était, je veux dire une suite de propositions articulées entre elles, pour elles - dans cette optique -, par la plus impitoyable des logiques, celle de la résignation et de la banalité : rayonnement étoilé ; ici il me semble pouvoir résumer Corbière : la fin et le commencement dépendent de la façon dont on appréhende les choses, si bien que finalement ce sont des formules que l'on se crée pour pouvoir en finir plus vite avec ce que l'on vient d'entreprendre et qui n'a jamais été que le domaine de l'autre, mais elle ne saurait concerner les amoureux pour lesquels la fin et le commencement sont une espèce d'auréole protectrice et, par un subtil jeu de miroirs, attractive, et les amoureux en reste-

ront à l'un de ces deux stades — si l'on peut appeler ainsi ce qui tient autant de la claustration que du prolongement dans l'inconnu, ce fameux Autre-Côté.

La fin et le commencement — pourquoi ne pas en avoir parlé plus tôt, pour ne pas nous contredire excessivement ou alors, reconnaissons-le, par simple oubli et modeste réserve ? —, passent, chacun dans son coin, par l'enseigne de la prolifération : l'inertie, fonction de leur mobilité, fonction de leur désemparement. Et ils y reviennent inlassablement...

En effet, je ne pense pas apporter en ce moment de l'eau à mon moulin, mais tant pis! c'est quand même ce qui se passe à l'intérieur du commencement et de la fin (de la majuscule et du point final pour la phrase, par exemple) qui importe ou qui sert — à qui, à quoi ? nous n'en savons rien, mais là est la question! —, dans la mesure où tout n'a pas forcément de fin ou de commencement, lapalissade que nous nous contentons de signaler, sans plus, et que tout finit — c'est le verbe que l'on emploie car "commence" irait tout aussi bien —, par rentrer dans l'ordre. Corbière poète préconise en somme de supprimer l'espèce d'écluse ornementale fin-commencement qui octroie des droits de passage comme des porte-bonheur, parce qu'aucune superstition n'anime l'auteur du Poète Contumace, sinon la voix intérieure dont les vannes ont cédé depuis longtemps, depuis toujours, au travers des routes s'est répandu le Grand-Oeuvre, la clé des champs devenue un champ de clés.

Suppression de la fin, cela ne va pas sans une suppression, une excision des entendements, des mélanges et des retenues ramifiés, ourdis, présentant la grandeur nature et les convenances par lesquelles le discours s'est rendu seul maître

de son sortilège (être enfin sur le point d'arriver), cela signifie aussi avouer des fautes qui n'ont pas été commises, ce que Corbière appelle le Sommeil (qui n'est pas non plus l'insomnie dont la qualité serait de mettre un sens à ce qui, par définition, n'en a pas par rapport au possible, au viable), fautes c'est-à-dire transition entre deux modes de vie et d'expression, sans rien pour les relier, celui de la certitude et celui du mensonge. D'ailleurs, le mot fin ne figure-t-il pas dans beaucoup de livres, en lettres capitales, à la place que l'on connaît, et sa présence n'est ni commodité ni inutilité mais protection contre ce que toute écriture, même anodine, accepte de promulguer, inconsciemment ou non, à moins que les arêtes d'un Corbière s'en mêlent, à savoir que la fin est tabou, que de toute manière elle ne viendra qu'après soi, bref qu'on en est dispensé parce qu' "au commencement était la fin", et pas autre part.

La suppression du commencement, que nous ne plaçons pas sur le même plan que celle de la fin, n'existe qu'au cas où l'Oubli et sa Vacance inachevée (à l'opposé de la Fin et la Manière célébrée par J.-P. Duprey dans son dernier livre, paru peu avant son suicide) se fixeraient ou s'incrusterait dans les carcans des mots — us et coutumes —, et dans les ravins d'une entreprise définitivement auscultée et raccourcie, rappelons que Corbière ne possédait aucun pouvoir du fait de son enchaînement à l'adolescence (qu'il n'eut d'ailleurs pas), encore que l'on ne supprime le commencement qu'a posteriori et que Tristan, au fur et à mesure qu'il s'acceptait, qu'il se gouvernait et moutonnait davantage, ne prenait même plus cette précaution.

Toutefois, il faut bien admettre que la fin et le commencement peuvent apparaître et disparaître, séparément, à un rythme que

l'on imagine difficilement, cela à des mailles de front qui ne sont presque jamais les mêmes, d'où le triomphe de la fin sur le commencement et du commencement sur lui-même. Par conséquent, une des multiples interprétations de cette "Sagesse des nations", poème dans le poème, charade, héraldique, courroie entre les sources ou chantiers de la poésie et sa fécondation au long cours, ce serait de lever le voile sur un seul poème, à venir ou à de-venir ou à re-de-venir, le poème de la fin et du commencement, et la fin passe par une euthanasie immédiate des commencements qui l'ont engendrée et la plupart iront se répandre, se reposer, tout au bout des formations poétiques et sémantiques ébréchées, rassemblées, roulées, écumées, emballées, drossées et Jaunies, à leur point culminant par Tristan Corbière.

Et que l'on me pardonne maintenant de renverser la vapeur, mais tout m'y incitait, le commencement comme la fin, le dit comme le non-dit, l'esprit comme le sens, et la Folie des nations, cette fois, à l'encontre du poète :

Sauf les amoureux finis
ou commençans qui veulent finir par
le commencement il y a tant de choses qui
commencent par la fin que
la fin finit à commencer
par être le commencement le commencement en
/sera que les
amoureux et autres commenceront par
finir à refinir par cette
fin qui aura commencé par
n'être que le commencement retourné ce qui
finira par être égal à l'éter-

nité qui n'a ni commencement ni fin
et commencera par être aussi d'abord
égal à la rotation de la terre où
l'on aura commencé par ne distinguer plus
où finit le commencement d'où commence la
fin ce qui est tout commencement
de toute fin égale à toute
fin de tout commencement ce qui
est la fin commencée de l'in-
défini défini par l'infini - Egale
une préface égale une épitaphe et
récioproquement.

Chacun tirera les conclusions qu'il voudra - ceci ne remplace surtout pas l'original (apocryphe ou non ?) -, fin ou commencement : c'est comme un jeu de cartes auquel il manquerait toujours une carte pour bien faire. Fin de Partie! sans transition. On lira dans le livre de Beckett, au même titre, une phrase très encourageante : " La fin est dans le commencement et, cependant, on continue."

DEUXIEME

PARTIE

" — C'est la vie : Ecoutez : la source vive chante
L'éternelle chanson, sur la tête gluante
D'un dieu marin tirant ses membres nus et verts
Sur le lit de la morgue... Et les yeux grand'ouverts!"

Tristan Corbière (p.244)

" Maintenant, je reste chez moi et laisse
aux autres le soin d'expliquer ma person-
nalité d'après celles indiquées.

Le résultat n'importe."

Jacques Vaché

" Qui, au sein de certaines angoisses, au fond
de quelques rêves n'a connu la mort comme une
sensation brisante et merveilleuse avec quoi
rien ne se peut confondre dans l'ordre de
l'esprit?"

Antonin Artaud

Continuer — il le faut, oui —, pour mettre notre poète en
mouvement sur cette corde, qui se prête aux exercices fu-
nambulesques les plus formidables, qu'est la-fin-et-le-

commencement, mouvement ou arrêt dans cette mine incomparable que constituent Les Amours Jaunes, en dépit de toutes les libertés que nous nous permettons et inventons — et bien d'autres avant et après nous —, comme si nous y incitait le manque, tout relatif, d'indications. Ces dernières, soulignons-le au passage, vraies ou fausses, approximatives ou non.

La fin et le commencement : autant dire que nous y reviendrons maintenant sans but théorique, ni le contraire d'ailleurs, car nous les trouverons épars, ici et là, contextes mais d'un autre contexte. Le vers d'Epitaphe :

" Fini, mais ne sachant finir..." (p.30), ne saurait être équivoque et, dans un second temps, incite le lecteur à choisir laquelle des deux fins prime et émerge de l'Échec de l'Existence. Notre propos étant plutôt de soulever des voiles que d'en découper, nous nous contenterons d'ajouter que celui qui ne sait finir (même) fini ne doit certainement pas être loin du commencement, celui de la présence comme celui de l'absence, au stade où le bateau dans la bouteille apprend que jamais il ne naviguera,

" Epave qui jamais n'arrive..." (p.30), épave signifie objet en perpétuel devenir, et doté avec cela d'une prodigieuse mémoire, inaltérable et enroulée sur elle-même car ne vivant plus le présent que depuis une fin finie, presque étrangère aux (autres) formes de vie, de végétation et de toute prolifération.

Notre nouvelle démarche — nouvelle par rapport aux repères dits biographiques, confirmés donc, que nous accrochons à nos discours souvent imbus de sens corbiérien, subjectivement surtout —, ne tolère aucune expectative, nous voici projetés de nouveau dans le Poème (corbiérien lui aussi),

et nous le prenons à la lettre, autrement rien de tout cela n'aurait de raison d'être — ce qui ne veut pas dire que nous ne marquerons jamais le pas. Apollinaire brise le mieux possible cette barrière du Temps, mais il excuse son être de répartir les bornes sur une ligne où ne prend place que la formation des images d'un temps aussi tendu vers la plénitude que vers sa propre fulguration (figuration dans un but ou plutôt abus cinématographique), renvoyant ainsi la thématique relationnelle fin-commencement à ce qui pourrait bien être son moyen de communication, c'est-à-dire un rapport égalitaire mi-fin mi-commencement, celui en tout cas que Corbière aura activement fait naître dans sa poésie. Écoutons un instant les quatre derniers vers du poème d'Alcools, Cor-tège :

" Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore
Près du passé luisant demain est incolore
Il est informe aussi près de ce qui parfait
Présente tout ensemble et l'effort et l'effet "

La suite! La suite vite ? Elle ne commence la fin ni ne finit le commencement. En marge de notre propos, elle se cantonnerait pourtant dans la partie rationnelle de son épicyentre. Et gageons que la suite présente les meilleures chances d'adaptation, de rencontre ou de recours au commencement que la fin, qui n'est pas seulement la résultante de suites ordonnées puisqu'elle est donnée comme un commencement sans suite. La poésie de Corbière survivrait, mortelle, à une lame de fond provenant d'un contre-courant, remède de toute une vie bien que frappé d'aléas : incurable, et comme Bitor

" Sur le rôle toujours inscrit comme — novice! — " (p.162)
Force donc, toute idée de suite abandonnée, nous est de sou-

mettre Tristan Corbière à une anatomie, avec ou sans leçon, avec ou sans effusion de passé, car jusqu'ici nous nous gardions bien de juger quoi que ce soit dans la vie (mais non pas la mort en conséquence) du poète,

" - Lui se souvient très peu de ces scènes passées...
Mais il laisse le vent et le flot murmurer,
Et l'Etranger, plongeant dans ses tristes pensées...
En tirer un franc - pour pleurer! "

(p.122),

de par les traces et les annales (?) écrites, orales ou autres, qu'il a laissées, bien dispersées, bien peu exemptes de partis pris, (et Corbière dans tout cela ?), de reconsidérations, d'incompétences et, nous le savions, douloureusement certes, bien pleines de points d'interrogation, comme si quelque chose d'irréparable, de sacro-saint, poursuivait le profane Tristan en le menant là où il n'est jamais allé, et inversement, en lui coupant l'herbe sous le pied par des trajectoires, de corps et d'esprit, qu'il n'a ni rêvées ni commises. Comment l'aurait-il pu d'ailleurs, quand on compare sa vie, lambeau de vie peut-être, à celle d'un Baudelaire, encore que Corbière n'en pense pas moins :

" - Décès : Rolla : - l'Académie -

Murger, Baudelaire : - hôpital, - (...)" (p.53),

et sans chercher si loin, celle de son père, le vieux baroudeur au destin en pince à linge, mourant, dit-on, de ne pas s'être consolé que son fils soit resté athée et lucide, sur son lit de mort, la même année. S'est-on seulement aperçu que l'on avait déjà franchi l'essentiel de l'intervalle en graffiti 1845-1875 ?

Mais nous parlions bien sûr de la correspondance perdue ou détruite de Corbière adulte, et sur un autre plan, très abondante de Corbière enfant, tellement disert lors des lon-

gues absences loin du logis familial, dans son insupportable internat : " Et le plaisir et les projets que je forme le soir dans mon lit, quand je serai avec vous tous au bord de la mer, m'ôtent toute envie de dormir. (...) (Lettre du 22 juillet 1859 à sa mère).

En dépit de tout ce qui ne se trouve pas, ou plus, dans Les Amours Jaunes, aucune des lettres de cette correspondance du commencement ne manque d'intérêt, ni de révélations psychologiques, et la plupart même mériteraient qu'on les lût avec un peu plus de sérieux et d'à-propos, car ce n'est pas l'âge de leur auteur qui doit trancher, ni leur contenu à la rigueur, mais ce qu'elles mettent en marche, à l'épreuve, ce qu'elles déjouent, un décor planté n'implique pas toujours une faille ou un rôle chaotique, le demain faut-il répéter de Tristan, et voilà cette écriture déjà inquiète, bancale et brûlante (j'allais écrire racoleuse) qui introduit en tout cas, et de n'importe quelle façon, toute lecture possible, méthodique ou non, du recueil. Aussi reviendrons-nous de temps à autre, indirectement surtout : ce commencement au moins préoccupe les historiens (plus nombreux qu'on croit), d'autant que sa fin reste sans doute à tout jamais inédite, à cette correspondance hors-texte, et nous ne pouvons que nous réjouir qu'elle ait été conservée d'une manière aussi propre et complète pour l'adolescence et pratiquement nulle (mentionnons tout de même les deux lettres publiées dans le catalogue "Hommage à Corbière" de l'exposition qui s'est tenue à Morlaix du 24 mai au 31 août 1975, jusqu'alors inconnues et qui figureront, on imagine pourquoi, espérons-le, dans les prochaines publications des Amours Jaunes). Rares ^{pour la maturité} en effet sont les écrivains - Corbière ne doit pas l'être? - dont les premières armes dans la Littérature ont été publiées

— on ne me tiendra pas rancune si je ne cherche pas les raisons de ce curieux phénomène poétique, tant dans son originalité que dans son exemplarité pour l'avenir. Avant de retrouver le père de Corbière, je me contenterai de comparer succinctement, la correspondance du lycéen à ce qu'écrit J. Joyce quelque part dans Ulysse : " Il est des péchés ou (appelons-les comme le monde les appelle) de coupables souvenirs qui sont cachés par l'homme dans les recoins les plus sombres de son cœur mais qui demeurent là et attendent. Il peut laisser s'estomper ces souvenirs, faire qu'ils soient comme s'ils n'avaient jamais été, se persuader presque qu'ils ne furent point ou tout au moins qu'ils furent autres. Mais le hasard d'un mot les évoquera soudain et ils se dresseront en face de lui dans les circonstances les plus diverses, vision ou rêve...", à cette nuance près que le jeune Tristan s'estime encore plus surchargé de souvenirs qu'il n'en a certainement vécus, si bien que ces lettres sont en définitive une aubaine initiatique pour leur auteur et un archipel de santé pour lui-même et son lecteur attentif, comme honoré d'un sauvetage aussi démesuré. Non, je n'invente rien, on croirait lire un Robinson en passe de renoncer à tout privilège, culturel si possible : " Tout ce qu'il y a de sûr c'est que je serai le premier en n'importe quoi avant Pâques. Tu verras. Depuis hier soir il fait de la glace et de la neige, le temps est très froid et je trouve même un peu dur. Si tu savais ce que c'est ici que l'hiver! Ca doit être presque aussi dur qu'en mer. (̄...) Je commence à me sentir encore plus étourdi et j'ai envie de vomir mais ce n'est rien du tout et pour demain ça va être tout à fait passé. Ce sont de petits amusements qui vous arrivent de temps en temps. Tout de même si je pouvais faire une bonne maladie

jusqu'à Pâques. Quelle chance!". (Lettre du 10 février 1860 à son père.)

Aussi ne m'étendrai-je pas davantage puisque tout le monde s'entend, en fin de compte, pour insister sur les richesses poétiques (corbiériennes) que renferment ces lettres de jeunesse.

Au commencement était le père... Nous parlions de celui de Tristan comme d'un survivant d'une époque révolue, ou sur le point de l'être, ce qui revient au même. Cet homme — il nous faut résumer à outrance tant il domine (dans tous les sens) son fils, du moins de leur vivant et dans l'esprit de ce dernier —, vécut essentiellement trois vies, s'il est vrai qu'on puisse ménager des forces à l'infini.

La première le conduisit de bateau en bateau, de continent en continent, d'aventure en aventure, de tempête en pontons, etc., à tout raconter dans la seconde. Avec brio, avec succès surtout, il publia en quelque dix ans presque autant de livres (romans en plusieurs tomes, nouvelles, études, revues et même journaux) que son fils de poèmes dans la même durée. S'il n'en reste rien — il faut bien l'avouer —, cela tient sûrement, en partie, à la façon dont il entreprit de mener la troisième et dernière partie de son existence rocambolesque. Car voilà notre vieux loup de mer marié (il a épousé une toute jeune fille, trente trois années d'âge de différence entre les deux époux) et père de famille de quatre enfants. La gloire morlaisienne : directeur à la Compagnie des Bateaux à Vapeur du Havre, ainsi que l'éducation de ses enfants se chargeront de vieillir bien comme il faut l'auteur du Négrier, — son chef-d'œuvre que plus personne ne lit ni ne sait où trouver —, la notoriété posthume paraissant définitivement com-

promise.

Ne croirait-on pas lire une de ces histoires sorties du Cor-net à Dés de Max Jacob, le quimpérois du même Montmartre que Corbière hanta bien des années plus tôt ?

Le père de Tristan, Corbière l'Ancien (depuis!) contribua — "on" cherche toujours un bouc-émissaire avant de passer à des questions plus évidentes (?) — à éveiller le chétif mais opiniâtre enfant, Edouard-Joachim et non pas Tristan comme chacun sait, convenablement, littérairement ; mais il parvint surtout à perturber son petit, qui ne pouvait que mal comprendre les sautes d'humeur d'un père pris entre le feu de la Famille et celui de son passé. Tout me laisse penser, à tort peut-être, que Tristan comprit son père mieux que quiconque, avec l'indulgence qu'on lui connaît. Non, il n'est pas possible qu'il n'ait pas souffert de son père, avec ou sans lui, cet homme qui penchait trop insidieusement du côté de la fin, la fin qui n'aurait ni fin ni commencement, ^{et} qui aurait pris dans son sein la lettre A, première dans l'alphabet, pour devenir faim, mais alors sans appétit, une faim de fin de repas.

Du reste, nous rappellerons que Les Amours Jaunes sont dédicacées " A l'auteur Du Négrier ", que l'on retrouvera dans le recueil, si peu, métamorphosé, presque inculpé, déjà passé de mode, pas de conflit ici, et que Tristan en particulier revoit avec des yeux d'enfant, mais tout en réglant des comptes à un personnage fait Histoire, sans grande importance, non identifiable, et bien que le fils qui parle soit devenu, de son propre aveu, un Bohème de Chic, comme seul Paris en modèle :

" Papa, — pou, mais honnête, —
M'a laissé quelques sous,

Dont j'ai fait quelque dette,
Pour me payer des poux!

Son habit, mis en perce,
M'a fait de beaux haillons
Que le soleil traverse ;
Mes trous sont des rayons." (p.35)

A trop vouloir devenir son père, et par conséquent pou, — nous avons quant à nous accompli le plus difficile dans notre impossible distribution —, Tristan échappa à son emprise morale, puis s'évada de la manière que l'on connaît, mais profitant encore de ses pécules, de son affabilité, de sa simple conclusion que ce fils, avec toutes ses maladies, ne le remplacera pas, et que s'il brise des chaînes c'en sera fini!, le même Tristan qui détourne ses désirs, promettant sans doute de faire partout passer son père, sauf dans son livre, alors que l'ambiguïté provoquée par "papa" tient au fait que Tristan ne le sera jamais, du moins dans le sens le plus courant du mot. D'autre part le plumitif Alexandre Arnoux dans sa "vie romancée" de Corbière : Une Ame et pas de Violon..., ne s'est pas trompé quand il a vu dans les rapports entre les deux êtres une dépendance farouche : "Peut-être Tristan a-t-il réalisé la partie clandestine de son père tout en cherchant vainement à atteindre son équilibre et sa plénitude. Certains êtres dépendent si inextricablement (lesquels ? M. Arnoux) l'un de l'autre, se répondent si bien par la voix et le silence, par leurs bosses et leurs creux, leurs actions et leurs passions, qu'il faut les traiter comme des complémentaires, qu'il y aurait crime à vouloir les dissocier."

De notre côté nous promènerons notre plume plutôt vers ceux

qui découvrant le père renoncent, sans le savoir, sans rien dire, à regagner le fils, comme si s'était produit un transfert formel, détaché objectivement de toute la réalité, un transfert que mettrait aussitôt en branle et vouerait tôt ou tard à néant une démarche inverse, si elle était concevable puisque, en toute logique, les écrits du père s'opposent à ceux du fils, ici une hémorragie d'aventures maritimes, parfois politisées, souvent répétitives, toujours passéistes, là une hémorragie de miroirs, de soliloques, de "tics" comme dit Laforgue (péjorativement bien entendu), d'acharnement à ne pouvoir faire éclater davantage les règles élémentaires non seulement du vers mais aussi du langage (prosaïque si l'on y tient, puisqu'on insiste sur ce défaut (sic) dans l'oeuvre de Corbière.)

Quand le père eut fini de lire le livre de poèmes de son fils au titre couleur de cantique, il se souvint de l'une des lettres de son petit où il s'esclaffait : " J'ai aussi (avec non moins de modestie) dans la tête que je serai un jour un grand homme, que je ferai un Négrier (...) (Lettre du 3 mars 1860 à son père.)

Pari tenu! Tenu comme les poux sur le crâne chevelu. Ecrire un livre, écrire dans ce livre cela, l'oublier soudain pour commencer à en trop dire, pour imiter très mal un écrivain (passable) qui n'y pense même plus, (la ligne suivie par Corbière l'Ancien rejoint celle de Rimbaud, bien que le mystère reste entier et intact pour ce dernier), et par là-même exerce sur Tristan une influence bénéfique, anti-littéraire, démagogique dans le sens fort et utile du terme, écrire un livre qui soit en quelque sorte un armistice entre eux deux mais où s'insèrent les lieux d'élection, l'idée de l'idéal matériel et spirituel ; c'est, on aurait tort de passer outre,

que Tristan Corbière, le peintre (plusieurs toiles, carnets de dessins, d'autoportraits), le musicien (vielle et chants bretons) et le poète n'est jamais sorti du monde qui est le sien, mythique et répondant finalement à ces critères de denrées que l'on a rangées une fois pour toutes dans le domaine des fêtes qui ne participent pas activement à la tâche des hommes, dès leur réveil : je parle, en aparté, des arts; voici les articulations (sans jeu de mot) retenues, recluses et éventrées par Tristan Corbière, l'art de son art, et le résumer ainsi :

" L'Istoyre de la Magdalayne,

Du Juif-Errant ou d'Abaylar." (p.147),

si la "réclame" recouvre une surface trop étendue pour une seule tête, n'aura encouragé Tristan qu'à de nouvelles re-crudescences de "trouvailles" poétiques qui, on le comprend aisément, le menèrent à réinvestir une espèce d'imagerie médiévale, d'où les rondeaux ou rondels ne sont, par leur position terminale, que la partie apparente et, aussi, cruciale :

" Ici reviendra la fleurette blême

Dont les renouveaux sont toujours passés..." (p.204)

Vraiment, "les renouveaux toujours passés" qualifient avec exactitude la poésie des Amours Jaunes, ils lui servent avant tout de support, comme s'il fallait diversifier, manigancer, encombrer (ré-capitulation) et démonter, pièce après pièce, ses talents, ou ce que l'on consent d'appeler ainsi.

Au commencement, Corbière ignore tout de ce qui sera par la suite son Livre, à tel point que son éditeur, raconte-t-on, lui demanda de compléter le recueil, d'ajouter des poèmes, et naquirent des chapitres, divisant l'espace littéraire et lit-

téral (au littoral) en zones bien différentes et reconnaissables les unes des autres, on y rencontre, à l'intérieur comme en surface, des phares ou sémaphores, (il s'agit tantôt d'un poème-fleuve tantôt d'un poème-manifeste, didactique : dialectiquement), pour que soit rendue l'idée, dépourvue de parité, d'une synthèse pré-culturelle conforme aux intérêts et distances de tels ou tels lecteurs, lectures et censures.

Après de son père se forgea en effet ce type de livre Foire du Trône-Marché aux Puces, l'anti-chef-d'œuvre (le Négrier en est, en était un) ; mais à aucun moment le poète ne s'engage à exporter, à le conditionner et le vanter, son langage, son "style", son éclectisme moderne pour reprendre une expression chère aux impressionnistes, auxquels on a parfois rattaché leur contemporain Tristan Corbière tant son écriture peut rappeler un mépris de la ligne et du sujet conventionnel : " Quant à la technique, rien de précis encore : les œuvres impressionnistes s'offraient en une allure d'improvisation : c'était sommaire, brutal et approximatif." (Félix Fénéon ; le Néo-Impressionnisme — notons que ce critique et écrivain a lu et su apprécier un des cinq poètes "maudits"). Il faudrait cependant beaucoup d'assurance pour pousser la comparaison plus en avant, sinon d'ajouter que Corbière ne peignait pas comme eux.

Cette question néanmoins ne devait guère se poser en ces termes : le livre mûrit-il, dans l'esprit du jeune Édouard-Joachim, comme une nécessité aiguë et égale à une délivrance vis-à-vis d'un père et d'une famille représentant l'ordre social dans ce qu'il résonne, pour l'enfant, au moins négatif des liens, par rapport à l'internat par exemple? Or, nous

l'avons dit plus haut —, Corbière était atteint de rhumatismes articulaires, et se trouvait par là-même hors de portée d'un baccalauréat ou d'un quelconque salaire :

" Oh comme il était Rien!... — Aujourd'hui, sans rancune
Il a vu lui sourire, au retour, la Fortune ;
Lui ne sourira plus que d'autrefois ; il sait
Combien tout cela coûte et comment ça se fait (p.63)

Le livre des Amours Jaunes, entre ses mains, devint son exemplaire personnel, des poèmes connurent une mutilation intégrale, d'autres au contraire une pluie de notes et de vers supplémentaires, à se demander si le poète avait attendu le moment propice, le moment précis pour l'éditer.

Au commencement était le Livre.

De ce livre Corbière, faute de passé littéraire, faute surtout d'interlocuteur, de ce bout ou de l'autre — c'est là tout le débat —, fait son premier poème, déjà retourné et dérouté, sans ce ton qui avait "honoré" la Poésie depuis toujours, mais avec en contrepartie une unité à même la phrase, courte, nouée, rude, et les tâtonnements ont un nom, quand bien même le plus important vers ; le seul s'il fallait en retenir un, (nous mettons des majuscules) :

" L'ART NE ME CONNAIT PAS. JE NE CONNAIS PAS L'ART "
(p.22),

en contredirait la convergence : ÇA? , et il nous guide maintenant vers son statut, couvre-feu pour certains, salon de maquillage pour d'autres, c'est ainsi :

"... ÇA c'est naïvement une impudente pose;

C'est, ou ce n'est pas ça : rien ou quelque chose...

— Un chef-d'œuvre ? — Il se peut : je n'en ai jamais

(p.22) / fait."

Il importe de préciser que la naissance en 1873 des Amours Jaunes accéléra, sans autre progrès, et peut-être même provoqua — ni la fin ni le commencement ne recommencent, théorème —, la déprédation (et non dégradation) physique de leur auteur, conscient jusqu'au bout de sa possible et loyale résistance, un peu à cause de l'échec espéré et contraint du retentissement, surtout à cause du facteur abandon ; Corbière en quelque sorte est un déserteur de l'écriture, de la chose littéraire et de soi.

Maurice Blanchot, ^{dont} il aurait été imprudent et étrange de ne pas parler, faire parler, avec la fin et le commencement, écrit des lignes sur Lautréamont que nous appliquerons sans souci, sans tricherie non plus (j'espère) à Corbière ; nous ne nous éloignons pas en tout cas de notre plaidoirie :

" Lautréamont (Tristan) est cet être étrange qui, irréel encore sous le nom apparent de Ducasse (Corbière — père et fils!), a voulu se donner lui-même le jour et porter tout à fait la responsabilité de son propre commencement. Tentative admirable et qui est la vérité de son mythe. Mais, à celui qui veut devenir maître de son origine, il apparaîtrait bientôt que naître est un événement infini. Naître c'est venir au jour et, ensuite, dans le jour, c'est chercher ses limites, sans lesquelles il n'y a pas d'être véritable. Et, les limites ne pouvant être imposées du dehors sous peine de détruire le droit et la responsabilité de la naissance, il faut qu'elles soient les limites mêmes du jour, de ce jour qui est déjà en moi comme une aspiration illimitée et dont le moment extrême est le seul point, idéal

et réel, où, cessant d'être tout à fait moi, je deviens, en dehors de moi, tout à fait moi-même, dû, dans l'ultime instant qui m'en fait disparaître, je viens pour toujours au monde." § Lautréamont et Sade. Editions de Minuit, 1949, p.211)

D'ailleurs, l'occasion pour Tristan de contenir à jamais les dernières ressources ou raccords de sa veine poétique, d'ores et déjà sens dessus dessous, appliquée à la mémoire individuelle, la sienne, comme celle d'autrui, ne lui ferme aucune porte, aucun passage, ne lui retire rien, ne le blesse même pas.

Et le père, vous demandiez-vous ? Eh bien, vous avez compris que le livre publié avec son argent ne le perturba pas du tout ; aucun intérêt vraiment !

Quand nous aurons enfin reproduit ces quelques vers de Tristan, alors nous pourrons laisser le père à sa triste destinée, en regrettant peut-être d'en avoir trop dit, puisqu'il ne se passe aucun moment sans que la fin porte le deuil du commencement, à bas niveau, cinq cents exemplaires des Amours Jaunes, sans compter les invendus ajouterait un H. Daumier ricanneur, même s'il s'agit en fait d'un poème entier, le plus flatteur mais aussi — qu'y peut-on ? —, le plus vulnérable, et qu'il faut absolument lire comme l'unique réponse tant aux romans maritimes et prétendus réalistes du père qu'aux roucoulements romantiques d'une littérature officielle et classique, avec tout le vague que cela suggère :

" CAP'TAINE LEDOUX

À LA BONNE RELÂCHE DES CABOTEURS

VEUVE-CAP'TAINE GALMICHE

CHAUDIÈRE POUR LES MARINS — COOK-HOUSE

BRANDY — LIQUEUR

— POULIAGE —

Tiens, c'est l'cap'tain Ledoux!... et quel bon vent vous pousse?

— Un bon frais, m'am' Galmiche, à fair' plier mon pouce :

R'lâchés en avarie, en rade, avec mon lougre...

— Auguss'! on se hiss' pas comm' ça desur les g'noux

Des cap'tain's!... — Eh, laissez, l'chérubin! c'est à vous ?

— Mon portrait craché hein ?... — Ah...

Ah! l'vilain p'tit bougre. "

(p.182)

Or voilà qu'un jour arrivent à Roscoff, " vieille fille à matelots", au printemps de 1871 — tiens, c'est la Commune! — un couple de voyageurs, le comte de province Rodolphe de Battine et sa maîtresse l'actrice, sans rôle ni planches, Armida-Josefina Cuchiani, Herminie pour tout le monde et Marcelle pour Tristan.

Pourquoi "Marcelle" ? En vérité nous l'ignorons, encore qu'une référence littéraire, et que personne jusque-là n'a cru bon relever, donne à réfléchir, montre une piste en tout cas, par sa qualité, sa précision et son emplacement. Marcelle, souvenons-nous, n'apparaît qu'à deux reprises dans le recueil : en majuscules et sous forme de dédicace d'abord en haut du premier et du dernier poème, et ensuite, seulement une fois, dans chacun de ces deux poèmes. Marcelle, comme prénom (féminin) mais aussi comme cible redevenue avec le temps impersonnelle ou anonyme, mystérieuse, incite le lecteur, étonné, à contourner l'obstacle de cette peine perdue et à chercher ailleurs, dans un autre livre naturellement. Il existe. Sans plus tarder j'en retranscris un pas-

sage des plus significatifs ; ne pas y reconnaître la Marcelle de Tristan, Herminie la blonde italienne aux yeux tout bleu , ou l'autre, multiple, que les Amours Jaunes tantôt blâment tantôt exaltent, quand ce n'est pas " Elle " qui écrit (de la même façon qu'on apprend aux enfants en leur tenant la main), n'est ni facile ni difficile, et ne doit encore moins exclure la possible existence d'autres sources aussi fameuses :

" Maintenant il faut vous dire quelle est cette créature : car jamais vous n'avez entendu et vous n'entendrez raconter rien de semblable dans tout le cours de votre vie (...) Et qu'on ne pense pas que, pour avoir adopté cette manière d'être si étrange, Marcelle ait jamais donné lieu au moindre soupçon ; loin de là, elle est si sévère, que de tous ses prétendants, aucun ne peut se flatter d'avoir obtenu la moindre espérance de faire agréer ses soins ; car bien qu'elle ne fuie personne, et qu'elle traite tout le monde avec bienveillance, dès qu'un berger se hasarde à lui déclarer son intention, quelque juste et sainte qu'elle soit, il est renvoyé si loin qu'il n'y revient plus. Mais, hélas ! avec cette façon d'agir , elle cause plus de ravages en ce pays que n'en ferait la peste ; car sa beauté et sa douceur attirent les beaux cœurs que son indifférence et ses dédains réduisent bientôt au désespoir. Aussi ne cesse-t-on de l'appeler ingrate, cruelle, et si vous restiez quelques jours avec nous, seigneur,

vous entendriez ces montagnes et ces vallées retentir des plaintes et des gémissements de ceux qu'elle rebute.

Près d'ici sont plus de vingt hêtres qui portent gravé sur leur écorce le nom de Marcelle ; au-dessus on voit presque toujours une couronne, pour montrer qu'elle est la reine de beauté..."

Pour qui n'aurait pas encore deviné le titre (exact) du livre en question, je comparerai volontiers Tristan Corbière à son héros, dans ses attitudes, ses réactions comme dans son incapacité, malgré tout, de baisser la tête, de revenir sur une parole, de repousser les illusions et d'abêtir son interlocuteur, masqué ou découvert — même si hélas cette démarche doit nous mener aux confins de notre métaphysique ; il n'y a plus rien à faire — : don Quichotte de la Manche. Toutefois, la seule vraie différence entre les deux hommes, l'un réel l'autre fictif et a posteriori, a fortiori, presque légendaire, outre cela donc, serait peut-être que là où Corbière commence son avancée poétique, morale et amoureuse don Quichotte finit la sienne tout en recommençant, en vain, une autre, pour lui la même mais pour le lecteur une parodie, d'où une parfaite interdépendance à laquelle échappe Corbière pour ne pas l'avoir rencontrée, ni provoquée, ce qui aurait très bien pu arriver s'il avait, par exemple, laissé passer l'unique Chance que représentait Herminie, devenue comme don Quichotte un personnage de roman : Marcelle, incroyablement présente-absente d'un bout à l'autre des Amours Jaunes.

Quand Corbière devint-il le Cervantes de Marcelle ? Nous n'aurons pas la prétention de répondre autrement que quand lui-même cessa d'être son propre don Quichotte!



Paris, S. Raçon et C^{ie}, imp.

Porne, Jouvot et C^{ie}, édit.

Plus de vingt hêtres portent gravés sur l'écorce le nom de MARCELLE (p. 48).

D'ailleurs, n'importe quelle préface (ou critique) du Don Quichotte aurait tôt fait de reléguer Tristan Corbière au rang des imitateurs malheureux, parce qu'il faut croire que le personnage du don Quichotte jovial existe, et elle n'aurait tout à fait tort qu'au moment où elle aborderait Les Amours Jaunes. Là, notre poète — d'une autre société — saura éviter les pièges trop livresques, trop farcesques, trop humanistes de la don Quichotterie.

Quant au passage que nous avons introduit ici pour trouver Marcelle, il se situe — mais est-ce la peine de nous glorifier ? —, au commencement du don Quichotte, (chapitre XII, livre II); la traduction et l'illustration que nous ajoutons ci-contre, dans le ton des poèmes espagnols de Sérénade des sérénades ou encore de Hidalgo! (p.126), datent d'une édition "romantique" de 1865, peut-être même celle de Tristan. Est-il nécessaire de rappeler que la bergère Marcelle dont tous les jeunes gens de la contrée s'éprennent, ne fera qu'une apparition fulgurante dans le récit des aventures de l'Ingénieux Chevalier, auquel reviendra cependant le dernier mot de l'histoire :

" Que personne, s'écria-t-il en portant la main sur la garde de son épée, ne soit assez hardi pour suivre la belle Marcelle, sous peine d'en-courir mon indignation. (...) Qu'on la laisse en repos, et qu'elle soit . . . à l'avenir respectée de toutes les âmes honnêtes, puisque elle seule peut-être au monde agit avec des intentions si pures."

Et laissons agir maintenant la réplique de Corbière :

" Enfant, si j'étais la duègne
Rossinante (sic) qui te peigne,

SENORA, si j'étais Toi...

J'ouvrirais au pauvre Moi,

- Ouvrirais! - " (p.83)

La rencontre de Marcelle extirpa Tristan de son sol natal, le réduisant à un parisianisme de rituel nocturne et parasite, plein de reniements et vivant comme un lit d'hôpital, comme la vision onirique de naufrageurs sur une grève désertique, malgré les quelques voyages précédemment dans le midi de la France et en Italie ; n'importe, Paris ne ressemble à aucun autre bout du monde, même en principe dans le colimaçon des commencements, convertis par cette même fin en chair de poule, en garde-fou, en trompe-l'œil, Paris suscite une redéfinition de la terre originelle, vue depuis un promontoire haut et rare comme un aller-retour (dans les contes de fées il n'y a point d'obstacles!), Paris, comme l'écrit Chateaubriand aux premières pages des Mémoires d'Outre-Tombe, tombe sous le coup d'une pratique ascensionnelle du jamais-plus, illusion réservée à la seule proximité : " Les Bretons trouvaient que la Chine était dans leur voisinage, mais Paris leur paraissait au bout du monde."

Ce n'est que contraint, (tuberculose et rhumatismes), que Corbière ^{s'en} séparera pour toujours : finir sa vie là où on l'avait commencée. Et il est bon de savoir que le mot "terme" *est la* manière même du mot, d'être ou non, et de la fin qui détermine le renouveau : les compléments et les frontières de l'inadvertance.

Mais surtout ne jamais donner raison à ceux qui prétendent que ce fut la rencontre déterminante Marcelle, celle qui amorça l'autre moitié, l'autre châsse, l'autre exergue, mécaniquement, de son - ne nous privons pas du mot! - béguin pour

la vie, celle des autres sans doute, non la sienne. Car c'est oublier que ce qui précède tournera sans biais comme une menace sur le compte-rendu, le seul, (que nous possédons), qu'il a bien voulu laisser : Les Amours Jaunes, je veux dire l'absence de l'être aimé d'avant sa rencontre, d'avant son absence ; il faut donc croire que si le commencement prit son essor et très vite sa démesure dans des conditions à peu près neutres, on ne peut en dire autant de son écho dans le recueil où la séparation, en dehors de toute autre considération morale, prévaut, donnée comme le point de départ du vrai amour, en appels de détresse ou en rêveries presque nostalgiques.

D'abord, même si cela déplaît, Tristan ressemble étonnamment au portrait que trace de l'Ankou Anatole le Braz : " On dépeint l'Ankou, tantôt comme un homme très grand et très maigre, les cheveux longs et blancs, la figure ombragée d'un large feutre ; tantôt sous la forme d'un squelette drapé d'un linceul, et dont la tête vire sans cesse au haut de la colonne vertébrale, ainsi qu'une girouette autour de sa tige de fer, afin qu'il puisse embrasser d'un seul coup d'œil toute la région qu'il a mission de parcourir." (La Légende de la Mort.) Si l'on raconte que l'on avait surnommé ainsi Corbière, c'est sûrement parce que ce n'est pas le portrait qu'il fait de lui dans son livre!

Hormis Le Crapaud (poème que l'on cite beaucoup, voir plus loin, dans la mesure où Corbière s'y défigure, au sens propre et figuré) où le poète s'assimile, sans coup férir, au " Rossignol de la boue " et introduit ainsi son bestiaire, constitué surtout d'oiseaux, — on ne peut s'empêcher de penser à la grenouille de Jean-Pierre Brisset, aux dires de celui-ci commencement physiologique et phonologique de l'être humain : " A chaque instant on entend dans la conversation,

comme on lit dans les livres, des expressions, des figures, qui ont pris forcément naissance à l'époque aquatique des ancêtres sauteurs ; car il n'y a rien de figuré qui n'ait été vrai au physique. Les êtres ont disparu ; leur langage et leur esprit, leur âme est restée."(La Science de Dieu), nous nous garderons bien de développer un sujet aussi délicat —, le poète n'évoque vraiment sa laideur qu'à travers le discours d'une tierce personne (rappelons par principe le "— Je suis si laid! —", (p.74) bien anodin malgré tout):

" Cet homme est laid... — Et moi, ne suis-je donc pas /belle,

Et belle encore pour nous deux! —

En suis-je donc enfin aux rêves de pucelle?...

— Je suis reine : Qu'il soit lépreux!" (p.59)

c'est une femme qui parle, ou plutôt allégoriquement ce sont les pèlerins de Sainte-Anne-de-la-Palud et le bossu Bitor ; autrement, pas la moindre allusion ou alors un peu plus tard, inévitablement, puisque la laideur concrète a réussi dans les poèmes à partager l'homme dans des interrogations qui finissent par l'embellir, par le détourner même de toute complaisance aux providences à laquelle aurait cédé, paraît-il, le poète, en certaines douloureuses circonstances.

La Provocation dans les poèmes a revêtu l'aspect, ténébreux en outre, d'un Temps arrêté, impassible, impuissant, tourné ni vers le présent, ni vers le passé, ni vers l'avenir. On s'aperçoit vite qu'il faudrait plutôt chercher du côté du sommeil, de cette insomnie si habitée, exprimée ou non, du côté du rêve unique, qui ne finit plus, qui ne commence plus, et le caractère énigmatique ou insolite du titre Les Amours Jaunes s'inscrit justement dans cette démarche qui consiste, ni plus ni moins, à renvoyer le lecteur aux amours oniriques du poète, jaunes car c'est la couleur des yeux endormis et

fatigués, paupières closes d'une part, et de l'autre, mais écoutons Paul Gauguin parler de Van Gogh : " Dans ma chambre jaune, des fleurs de soleil, aux yeux pourpres, se détachent sur un fond jaune ; elles se baignent le pied dans un pot jaune, sur une table jaune. Dans un coin du tableau, la signature du peintre : Vincent. Et le soleil jaune, qui passe à travers les rideaux jaunes de ma chambre, inonde d'or toute cette floraison, et le matin, de mon lit, quand je me réveille, je m'imagine que tout cela sent très bon. Oh! oui, il l'a aimé le jaune, ce bon Vincent (...)", et le titre derechef gagne en réverbération solaire.

Les amours de Tristan Corbière — c'est une tautologie de s'y arrêter et une folie de s'en contenter — sont nombreuses, pour ne pas dire innombrables. Il y a Marcelle bien sûr, qui ne répond pas — comment le pourrait-elle? —, aux exigences extravagantes du poète qui tantôt se torture sur son propre sort, ce qui explique que la prostitution occupe une place parfois centrale dans certains poèmes : la prostitution comme pérennité : fin de la fin, morale suprême car au-dessus de la possession d'un corps et d'un esprit, impossible solution cependant, tantôt pressent un retour immédiat, inconditionnel de l'être aimé par dessus tout,

" — Toi — Je te vois partout, mais comme un voyant blême
/((...))(p.69)."

Mais Marcelle, bien au-delà encore de toutes les formes de pensée qu'elle sème, esquisse ou traverse, et bien que partout présente, déporte les amours (jaunes) de Tristan dans les recoins les plus difficiles d'accès de son écriture ; et pour les uns ce sera une souffrance comparable à une jouissance à son paroxysme, pour les autres un profond désintéressement, ou mépris, d'une normalité figée, d'où, par voies

annexes, cette amplification délirante et grossière de l'acte, du geste, du mot, de la parole, de l'habit, du plaisir et de la gêne bien sûr.

Il est clair que pour Corbière les choses ne sont pas ce que l'on veut bien en dire et qu'elles demeurent ce qu'il faut craindre et réfuter, par instinct.

André Breton, qui ne peut pourtant pas passer pour un libertin, se réjouit quelque part de cette union peu commune, mais sincère entre Tristan, Marcelle et le comte de Battine, sans qu'aucune étincelle de jalousie ne vienne troubler les emportements de chacun. En effet il semble que Les Amours Jaunes, du moins jusqu'aux poèmes d'Armor et de Gens de mer où la question ne se pose pas vraiment, gardent et essaient de garder le secret de cette alliance tripartite — il faut bien que la biographie du poète soit, à un moment ou à un autre, "fonctionnelle" —, d'abord parce que Marcelle est absente au présent et présente ailleurs, partout ailleurs, et ensuite, paradoxalement, parce que Tristan coupe Marcelle de tout contexte autre que celui auquel se réfèrent leur amour et leur propre irréalité, manque comme besoin.

Fin et commencement ? Là encore les poèmes apportent une réponse aussi simple que nouvelle ; mais appuyons-nous, fermement, sur Le Poète Contumace dont nous avons déjà reproduit plusieurs extraits.

Le poète, ayant fui, ayant été fui, se retrouve lui-même perdu au milieu ou au centre de sa vie, alors que gisent, çà et là, des fragments, des douilles, des copeaux de son Image, intérieure et extérieure, et dont le sens, mais un sens renversé, se résume soudain en une interminable attente, sarcastique puisque réfléchie, acceptée, de Rien :

" Attendre quoi...le flot monter — le flot descendre —
Ou l'Absente... Qui sait ?" (p.66)

L'Absente ne parle pas, tout au plus accepte-t-elle une entre-
prise très bien conduite, convoi inimitable,

" Viens encor me finir — c'est très gai"(...) (p.67),
elle recouvre la terre, de fleurs peut-être, la tombe du poète
enterré vif, elle s'éloigne davantage, se faisant ainsi
plus désirable, plus éphémère,

" On n'attend plus que toi" (...) (p.68),
l'étant déjà devenue, la réplique ne vient plus que de la
plume, un stylet, une arme de combat,

" Je rime, donc je vis... ne crains pas, c'est à blanc."
/p.(67),
et non pas une arme blanche bien sûr, ce qui nécessite l'em-
ploi d'une gaine : et il se trouve que c'est encore l'Absen-
te, solution parfaitement préférable à celle qui consiste à
introduire la plume dans son sang, à aller, à vaquer, à rê-
ver sans absence de but, comme au commencement de la prise
du pouvoir par la pantomime — s'il est vrai qu'écrire peut
en devenir, en redevenir une :

" Et — manque de savoir-mourir — il écrivait " (p.66).

Bien malin encore celui qui formulera un jugement définitif,
fallacieux donc, sur cette fin de poème, en perdition, qui
fait voler en éclats, littéralement, les cent soixante douze
vers précédents, adressés — on ne le savait que trop — sous
forme de lettre-déchirée à Marcelle, la "Cigale" du commen-
cement, la "Cigale" de la fin, portée disparue, inoubliable,
coupable, la femme qui a reçu du poète la perte du langage,
droit au silence, à moins que l'on ne déverse la surdité du
poète, partout constante et aussi crédible-lisible que d'au-
tres infirmités (celles du pardon de Sainte-Anne, par exemple),

oui " Elle " indique que rien ici-bas n'échappe à une fin semblable en tout à son commencement, le sien ou un autre, n'est-ce pas! mais les deux rejetés aux renaissances :

" C'est à toi que je fis mes adieux à la vie,
A toi qui me pleuras, jusqu'à me faire envie
De rester me pleurer avec toi. Maintenant
C'est joué, je ne suis qu'un gâteux revenant,
En os et...(j'allais dire en chair).— La chose est sûre
C'est bien moi, je suis là — mais comme une rature."
/ (p.67)

Version nouvelle de la fin et du commencement disions-nous plus haut, pourquoi ne pas parler plutôt d'un autre réseau, d'un labyrinthe, dans le temps bien plus que dans l'espace, de mécanismes déréglés, la fin s'emparant d'Elle avant qu'on y perçoive une quelconque lumière, ressemblance-différence, le commencement sans cesse repoussé à une échéance inconnue, sciemment ignorée, et comme une semonce sur soi-même, le terrible et impertinent :

" Je cherche au mannequin de nouvelles toilettes."(p.67)
tellement semblable dans le fond à la fin (hasard ?) d'un poème de René Char, Artine :

" Le poète a tué son modèle."

Nous en arrivons à la figure inattendue d'une spirale, et peut-être bien d'une jolie rousse, d'une spirale à laquelle se serait jointe une de ces loupes (non, ce n'est pas le féminin de loup!) qui contribuent à effacer les contours, à les pourchasser là où la rétine se meurt, d'une spirale aux prises avec d'autres spirales, mais plus rêches et moins écrasantes, apaisantes, récompensée d'une fracassante retraite ; les pensées ont suivi un cours si décroissant que,

même disloquées, elles ont fini par rétablir la primitive vérité, celle d'un amour épidémique, épidermique aussi, qui ne pouvait guère trouver son sang, et repos, et répit, son héraldique, ailleurs que dans l'extrémité la plus vertigineuse — serait-ce la queue (la piqûre) d'un scorpion?; pour mémoire Corbière est "cancer" —, de la Spirale, Marcelle et la fièvre (de mots autant que de notes ou d'accords) qu'elle provoque, et dont le poète étreint le halo en se débarbouillant les mains, avec de l'encre, c'est-à-dire de l'attente.

La spirale c'est encore un couvercle qu'on laisse tomber au fond du plat, une "technique" dirait un matelot à l'Eternel Madame, ce même mannequin décrit plus haut,

" Mannequin idéal, tête-de-turc du leurre,
Eternel Féminin! ... repasse tes fichus " (p.33),

or le matelot s'appelle parfois Tristan et il répond lui aussi à la maturité technique du mannequin :

" Moi, mannequin muet, à fil banal! — Demain,
Dans la rue, un ami peut me prendre la main " (p.99),

mais la séparation avait déjà eu lieu et les mannequins ne tolèrent pas qu'on les contemple quand leurs toilettes sont usées. Ne nous y enfermons pas! Réajustons notre vernis en palimpseste, car d'une spirale dépend tout de go son produit, qui provient à son tour d'une entité, imaginaire et réelle, qui, si elle n'est pas elle-même n'en évoque pas moins les grandes lignes, son double, son fantôme, son ombre; la spirale de Tristan Corbière résiste aux efforts effectifs (anonymes) qui à brûle-pourpoint séparent, pour on ne sait quelles raisons, les êtres entre eux, les mots entre eux, et réunit par contre, tout le reste, y compris ce qui les définit les uns par rapport aux autres. C'est une spirale active, égalisatrice dans ce sens qu'elle aspire les contradictions et les

enchevêtrements pour les assourdir de leur propre épanchement dans les poèmes, d'où cette implication presque fortuite de la finalité en elle-même, la spirale n'étant qu'une image falsifiée de l'attente puisque, d'un côté ou de l'autre, l'approche d'une ouverture équivaut à un éloignement intransitif vers soi, plus que soi, un lointain infiniment proche, une ascendance moins la perspective, la spirale de Corbière qui, par définition, tourne tellement autour de la fin et du commencement qu'elle s'en sauve, s'en déssaisit, s'en blâme et s'en plaque aux racines, mais celles-ci aussi n'alimentent qu'elles, ou enfin accomplissent un déracinement précipité des faisceaux poétiques encore disponibles, complètement cette fois-ci, et bien que l'intensité aille en diminuant.

A l'exception des Rondels pour Après, (après la fin), qui remplacent la spirale par une brèche dans les coussins de la mort, par une litière où le sommeil même s'approfondit toujours davantage, et où le poète solidifie sa solitude, à l'exception — difficile à échelonner — de l'aventure terrestre de l'homme qui rencontre, décontenancée, et soulève celle du poète, à l'exception par conséquent de tout discours que l'on peut tenir sur Les Amours Jaunes,

" Ses chants... — C'était d'un autre; il ne les a pas lus" / (p.64),

à condition peut-être de ne pas s'en rendre compte, c'est-à-dire de simuler, la spirale originelle verse constamment, dans son cadre (répertoire), du côté des désenchantements, des rendez-vous manqués, du côté pourtant d'une condition accrue par l'habitude des mots écrits comme à la parade.

Mais pour que cette spirale prenne maintenant une forme, un avis, un proverbe ou seulement un cours, si la spirale cor-

respond toujours à un besoin de distinguer la fin du commencement, nous lui donnerons, après celles de la loupe, toutes les qualités de l'arc-en-ciel, dont il appert que les couleurs jouent le rôle ambigu de la non-frontière, du moins quand il s'agit d'exprimer oralement ce que perçoit la vue et — que ne le dit-on pas plus souvent ? — rien d'autre. Corbière, tel que lui-même se redoute, — et il paraît bien difficile de croire qu'il ignorait (ce) qu'il écrivait si en revanche il savait où ne pas aller, où descendre —, Corbière donc constitue son grenier et sa généalogie poétiques, ses chapitres, à l'aide de résidus d'un Vécu en convalescence, tout comme l'arc-en-ciel naît (et part de la même façon devrait-on dire) de pressions ou compressions atmosphériques opposées et de forces égales (pluie et soleil), le temps d'un arc de cercle où des couleurs rééquilibreront l'espace, éventuel lui, de nouvelles secousses, ... décroissantes, climatiques. Rien de savant là-dedans, là-devant, n'ayez crainte, et comment d'ailleurs expliquer, par la négation, l'absence de semblables phénomènes (naturels ou non) apparents, quand même, dans les airs, sur les mers, à l'horizon et dans les Livres — merci ! que deviendrions-nous ? — ou dans leur reliure.

La spirale arc-en-ciel corbiérienne laisse parfois place à de singulières cavités dans ce que nous appellerons, non sans suite, le déluge de l'Ordinaire. En effet dans Les Amours Jaunes, que de ces lieux communs, tantôt dissimulés, tantôt valorisés, outranciers, agressifs — prenons un exemple :

" Bravo : fait tout ce qui concerne tout état;

Singe, limier de femme... ou même, au besoin, femme;

Prophète in partibus, à tant par kilo d'âme " (p.171) —

qui font la honte du poète, il ne s'en cache point, et sur-

tout qui font la honte du lecteur, celui que je suis, bref, que n'y apprenons-nous pas, ni loin de la fin, ni loin du commencement ? Certes, la recommandation de Raymond Roussel à tout lecteur de La Doublure (poème ?) : " Ce livre étant un roman, il doit se commencer à la première page et se finir à la dernière.", si elle touche par sa vanité et son humilité la connaissance des Amours Jaunes, elle ne doit pas décourager cependant le lecteur qui tenterait de replacer quelques vertèbres, de reconduire les fins, de surprendre les coïncidences et de démentir les rappels qui, sans fondement, sans hasard non plus, brouillent le sens de la remémoration des charges précédentes (poèmes-suites), des textures parfois complètement différentes-divergentes, alors que le mot s'annonce lui-même avec autant de "chic" :

" Et me plante sans gêne
Dans le plat du hasard
Comme un couteau sans gaine
Dans un plat d'épinard." (p.36);

eh bien nous apprenons, à notre insu, que l'histoire que nous nous plaisions de vouloir reconstituer n'égale que les piétinements du Sourd à travers les corridors du commencement!

" Quand j'eus fini le livre, je le recommençai aussitôt", écrit Julien Gracq du "best-seller" Le Rouge et le Noir, voilà qui devrait nous satisfaire, mais reprenons ce qui nous sollicitait. Tristan Corbière se courbe, se cambre, infiniment plus bas, plus loin, que ne l'indique sa biographie, et la spirale émonde les rapports pathétiques du corps avec l'esprit, du corps avec autrui, car voici la symbiose (fin de la spirale), prise à défaut malgré tout :

" Et ma moitié : c'est une femme...
Une femme que je n'ai pas." (p.128)

Raconter Les Amours Jaunes, c'est à ne pas rougir une date à mettre quelque part au calendrier, si possible après 1873, au premier, une date que personne hélas ne baptisera, ne débaptisera non plus, parce que — pour reprendre une expression familière, l'on scierait le sommeil, conservateur des choses, le sommeil d'une oeuvre en complet étatisme, ou si l'on préfère administrée par une seule fantaisie (le reste est Spirale), le lieu d'écriture ou de visite, survie, principe, raclage, etc., de la plupart des poèmes, que nous allons maintenant suivre selon le fil des pages :

" Préfecture de police — Jérusalem — Pic de La Maladetta — British channel — 10' long. 0 / 40' lat. N. — Rome — Bougival — Saint-Cloud — Rue des Martyrs — Charenton — Paris — Penmarc'h — Cadix — Ile de Batz — Méditerranée — Lits divers — Paris, rue Notre-Dame-de-Lorette — Bois de Boulogne — Napoli — Pompeï — Mergelina — Venerdi — Palerme — Isola di Capri — Cellule 4 bis. — Genova-la-Superba — Cosas de Espana — Mairais de Guérande — Bretagne — Saint-Thégonnec — La Palud — Menez-Arrez — Ile d'Ouessant — Marseille — La Joliette — Baléares — Brest-Recouvrance — A bord — Havre-de-Grâce — La Hève — Saint-Mâlo-de-l'Isle — La Vera-Cruz — Toulon — Baie des Trépassés — Roscoff (décembre) — Roscoff (novembre) — Banc de Kerlouan — Roscoff (août) — Les Triagots — A bord." (§p.22 à 198)

Non, bien sûr, la preuve n'est pas donnée d'une démonstration de bohème, d'un aboutissement dans le vagabondage ou l'ubiquité,

mais la tangente (comme on dit si justement en argot) a été prise une fois pour toutes, sans-arrière-pensée, sans profit: Corbière livre à ce sujet une condition capitale, véritable déclaration de guerre au commencement et à la fin, ou plutôt aux origines,

" Il ne naquit par aucun bout,
Fut toujours poussé vent-de-bout,
Et fut un arlequin-ragoût,
Mélange adultère de tout." (p.28)

J'ai écrit condition parce que le poète ne cherche rien d'autre que de fuir les abris, de les ensevelir, succubes du tout compte-fait.

Nous décelons — que de facilités de l'autre côté du livre! —, une lacune, comme si une étape dans le champ de la spirale avait été supprimée, une fin avait glissé sous la formule de la Rapsodie du Sourd, si explicite dans son lyrisme, que nous avons déjà citée :

" — Je parle sous moi..." (p.100),

il s'agit de la division du moi et de son raccord dans l'instant qui suit, le moi est un aimant qui joue à colin-maillard, à ceci près que Corbière trompe toujours son lecteur, son discours, lui-même et a posteriori plus personne n'y fait attention ni même défaut, il trompe en employant une première personne qui, de toute évidence, n'a plus rien à apprendre d'elle-même, sinon un commencement d'oubli progressif, à la limite, si bien surtout que Les Amours Jaunes paraissent avoir été écrites comme on récite une leçon, au sens le plus hardi de l'expression ; jusqu'à présent peu d'originalité, bien au contraire sans doute, il nous faut donc ajouter que la leçon n'est pas comprise, que le moi s'évade souvent du même moi, qu'ils se retrouvent quelquefois, mais pour mesurer la distance (du com-

mencement au commencement, du commencement à la fin et de la fin à la fin) qui les sépare.

Moi, dans le recueil, sous forme de regard distant, inquisiteur, ou si l'on préfère "Lui" (voir les poèmes Epitaphe, Le Poète contumace (en partie), Décourageux :

— " Ce fut un vrai poète : Il n'avait pas de chant.

Mort, il aimait le jour et dédaigna de geindre.

Peintre : il aimait son art — il oublia de peindre...

Il voyait trop — Et voir est un aveuglement."—(p.97),

pour les plus incisifs), ou bien encore sous forme de dialogue et de monologue réunis, tendresse du poète vis-à-vis de ce qui le guette, "Toi", (certains poèmes de Paris :

— " Chanson usée et bien finie,

Ta jeunesse... Eh, c'est bon un jour!...

Tiens : — C'est toujours neuf — calomnie

Tes pauvres amours... et l'amour."—(p.25),

ainsi que les Rondels pour Après), ou enfin tout simplement, sans modestie aucune, sous forme de concession, un "Moi" au grand jour en somme, (Cà, Le poète contumace, Rapsodie du Sourd, Paria :

— "Moi, — cœur eunuque, dératé

De ce qui mouille et ce qui vibre...

Que me chante leur Liberté,

A moi? toujours seul. Toujours libre."—(p.127),

et en vérité, maîtrisé ou non, dans presque tous les poèmes du recueil), moi donc, tout en tenant les rênes, en montrant le chemin comme en fermant la marche, ne parvient pas réellement à se sortir d'une léthargie, d'un chaos et d'un heurt — nous ne sommes pas loin d'un bégaiement tardif —, qui le malmène de bout en bout, sauf peut-être, soulignons-le, dans des poèmes comme La Pastorale de Conlie où l'anonymat

de Corbière, c'est-à-dire "Nous", l'emporte quand même,

— " Qui nous a lâchés là : vides, sans espérance,
Sans un levain de désespoir!

Nous entre-regardant, comme regardant la France...

Comiques, fesant peur à voir!"— (p.151),

et c'est alors la Révolte, le contre-courant —, qui le sapent, qui le bloquent et le figent, dans tous les sens, à moins que ce ne soit quelque ruse pour mieux éparpiller ou flétrir une terminologie, une caution inter-ego, une vertu éducatrice axée sur Je/Me/Moi que jamais personne ne remet en question, en suspens avec autant d'hésitation et de mauvaise volonté, parce qu'elle représente la quote-part, congénitale, de chaque individu. Cela ne manque pas de suspecte prudence, cela surprend, produit des effets aussi indiscutablement inattendus qu'attendus ; la confusion est intégrée au poème, du premier au dernier, indépendamment du sujet, toujours édulcoré par un surplus d'autonomie, d'économie, de temporalité de sa propre personne par rapport à elle-même, d'où parfois un parfait mépris que nous nous refusions de reconnaître, mais pour des raisons opposées, et nous en arrivons à cet assemblage de mois (imposons ce pluriel) que l'on retrouve à l'état brut dans Le Cra-paud, poème de la meilleure sauvagerie, zizanie du commencement sur la fin, pris séparément ou ensemble, poème comparable, chacun dans son poème et ses dimensions, à celui peint par Rembrandt : La Leçon d'anatomie du Professeur Tulp, (il faut mettre comme postulat que Rembrandt serait le professeur et le sujet-objet), poème où l'on finit par ne plus savoir qui est qui, quoi est quoi, et même d'où vient la ressemblance, la fréquence, de Moi avec Moi, dans ce sens puis dans l'autre, poème qui ne résume pas tous les autres mais qui les accompagne, les attache, à une chaîne (un tumulus) dont il provoquerait

la jonction et la centralité, poème en étalage, poème magique quand "pourquoi" rime avec "moi", quand la poésie s'élève au rythme de son contour, de son incantation, puisque le poète ne va jamais au bout du mot, de la phrase ou du vers, comme s'il oubliait, au passage, que la syntaxe comptait parfois autant que le propos — mais la meilleure façon d'écrire, de Corbière ou non, n'est-elle pas de disposer du langage, matériau du tout-venant. Le Crapaud se terre, installé il chante, voilà l'unique certitude, il appelle, il s'insulte auprès du vide qui ne parvient pas même à se définir, à reformer le bataillon du "soldat fidèle", et surtout à s'enfuir, la nuit, la lune pleine, pleine? c'est cela un crapaud, animal d'ombre, de pierre, de froid, de boue, animal que l'humanité ne persécute pas, qu'elle craint et méprise, qu'à cela ne tienne! comme écrit Tristan : " Bonsoir ".

Lisons maintenant le poème patiemment, en marquant une pause chaque fois que l'on change de pied — je n'ai pas inventé le terme! — et que l'impose le silence ressenti, réel, face au bruit décrit, chanté, heurté, entrecoupé lui aussi d'un silence plus fastidieux ou inconformiste encore, de façon à observer, sans le remonter, le tic-tac du poème, au fond duquel un ressort en spirale tourne et se résorbe jusqu'au commencement de la mémoire, de l'imagination créatrice, lisons-le à plusieurs ou à deux, deux qui est le temps de l'imaginaire aboli, et remplaçons les pointillés, juste avant la fin du poème, par un coassement sec de crapaud sauvage :

LE CRAPAUD

" Un chant dans une nuit sans air...

La lune plaque en métal clair

Les découpures du vert sombre.

...Un chant; comme un écho, tout vif

Enterré, là, sous le massif...

— Ça se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...

— Un crapaud! — Pourquoi cette peur,

Près de moi, ton soldat fidèle!

Vois-le, poète tondu, sans aile,

Rossignol de la boue... — Horreur! —

...Il chante. — Horreur!! — Horreur pourquoi?

Vois-tu pas son œil de lumière...

Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.

.....

Bonsoir — ce crapaud-là c'est moi." (p.58)

Mais nous en arrivons à la question principale — elle ne doit pas verrouiller d'autres facettes, envisageables ou non, d'un discours sur Corbière —, même si elle engage sur une voie sans issue, question qui est une réponse, ou plutôt un clin d'œil, et que l'on peut formuler ainsi : qu'est-ce qui fait que Corbière toujours déforme, c'est-à-dire impose sa volonté, sa volupté, son perpétuel dégoût, aussi bien de l'achevé, du précis, du détail, de la précaution et de la solution que de tout ce qu'habite l'homme par la pensée, l'emprise de la conscience ? Autrement dit, aucune pratique possible, poétique ou autre, en dehors d'une dénivellation, d'une désarticulation entre et par-delà le sens propre et le sens figuré, le signifié et le signifiant...

EPILOGUE : KENAVO TRISTAN CORBIERE

" Dans un monde instable, dévoré par la crainte, guetté par la mort et la destruction, ne sommes-nous pas les derniers chevaliers arthuriens, rôdant de vallées en vallées, de forêts en forêts, à la recherche du Graal, qui seul pourra sauver le monde ? Et qu'est-ce que le Graal, en vérité, sinon ce qui est en nous."

Jean Markale

" Je ne sais pourquoi, j'ai l'impression que cela me remplit la tête de toute sorte d'idées... J'ignore malheureusement quelles sont ces idées! pourtant quelqu'un a tué quelque chose : c'est ce qu'il y a de clair, en tout cas..."

Lewis Carroll

Se souvient-on seulement que nous avons projeté de brouiller, en les confrontant, les agencements ou les thèmes les plus présents, les plus insistants, par leur complémentarité comme par leur intempérance ? Mais nous nous engageons à ne pas les trahir, les dessécher, les vendre.

Irréconciliables ils sont, inconciliables ils restent, pour n'en devenir que plus égaux.

Les oppositions que nous avons relevées dépendent d'une seule et même gamme, d'autres disent volonté, que peut-être rien ne nous autorisait de considérer ainsi et, partant, il est vraisemblable que la fin et le commencement n'ont de commun que ce que l'un rend et prend à l'autre, et vice-versa.

Contrairement à la plupart des poèmes des Amours Jaunes où la part du mot, menti ou dévié, suffit à étendre et surseoir les

intentions avouées, poétiques ou non, de l'imagination créatrice de leur auteur, colloque avec les points de rencontre, collusion des matières décrétées perméables entre elles, contrairement à la transparence et la magie manipulatrice du poète à l'intérieur de cet univers tout à l'emporte-pièce, à la dérive, à la "causette" (propos de parisien dans la rue, de bourgeois au lit, de matelot au port, de voyeur au...), contrairement enfin aux conséquences souvent imprévisibles, se retournant même contre Tristan pour le déshériter totalement, des rencontres ou des diagonales dans cette sphère de contraintes et de boutures, les éléments décrits apparaissent, séparément, dans leur plus simple expression ; ce n'est que peu à peu qu'ils prennent une forme aussi atténuée, fuyante, et se confondent tant bien que mal avec ce qu'on leur oppose, faute de surenchère.

Corbière va aux choses en les niant, en les combattant, il ne s'y arrête que pour mieux se consoler de son extrême lucidité, esprit qui ne conçoit l'abstraction qu'au sein de l'action, de la matière même, indépendamment d'elle — puisque la poésie découpe idées et façons d'images, d'une séduction visuelle et sonore à un embrasement visionnaire et annonciateur.

Pour ce qui me regarde, je n'ai jamais rien compris aux notions de philanthropie, de misanthropie et d'éloquence. Mieux encore, Corbière se crée avec les êtres et le milieu extérieur des rapports ou relations, lui bâtard eux voleurs, qui lui déclinent, épicient, taillent le caractère et les sentiments, à tel point qu'il en parle toujours comme d'une expérience unique au sortir de laquelle la régression gagne du terrain, du moins sur celui de la maladie et du non-lieu émotif provoqué par le livre ici ou là, régression honteuse parce Corbière se

souvient sans cesse qu'il aime ce qu'il aimait et que la parade des décors, nature ou espèce, ne prend de sens qu'à partir de cette finissante fin, qui ne l'est que dans la phrase tant l'absence d'Elle accentue les inégalités, les oppositions inhérentes aux assemblages du sang et d'une veine, le poète et la poésie.

Si nous avons attendu le tout dernier moment pour honorer nos engagements, il se pourrait bien que ce fût de n'avoir su comment défricher ou dire un parti aussi clinquant que la liste, aucunement restrictive, que nous avons dressée en introduction et que nous ne compléterons que d'un tout petit point et ce sera fini. Voici donc ces quelques croquis sans direction ni destinée.

La terre et la mer

" La mer ne sait pas vieillir. Un rocher nous raconte sa propre histoire, une histoire millénaire, par chacune de ses aspérités, de ses usures. La vague est jeune comme au premier jour du monde."

Michel Tournier.

" Ma patrie est où je la plante :

Terre ou mer, elle est sous la plante

De mes pieds — quand je suis debout." (p.127)

Lorsque l'on aura senti en effet toute l'importance de l'un et l'autre de ces véhicules du moi, on ne craindra pas d'affirmer que Corbière pense (en terrien) la mer et vit (en marin) la terre, ne prenant note de leur rencontre, elle seule, que sur le plan de l'écriture, la mer engendre le mot rythmé, la terre le rédige. Sur la mer, rien que la mer! Sur la terre,

Tristan se montre au monde mannequin, ou bien "Poète", cocufiant tous les talents. "Bonhomme de mer mal fait" (p.157) se qualifie-t-il parce qu'il en bave (le Crapaud) trop pour pouvoir, sur terre, finir comme Arthur Cravan qui partit une nuit sur une embarcation légère pour ne plus jamais revenir. Finir, c'est ce que la mer exécute et réussit le mieux, elle emporte les corps des matelots,

" ...Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges!..

Qu'ils roulent verts et nus,

Sans clou et sans sapin, sans couvercle, sans cierges.;

- Laissez-les donc rouler, terriens parvenus!" (p.198)

aussi la mer n'a-t-elle fin ni conflit. Tandis que sur la terre, de la fosse de Conlie au parcours de Sainte-Anne où les fidèles

" Font trois fois le tour de l'église

En se traînant sur leurs genoux; " (p.144),

chacun dispute et rejoint son bout d'espace, à l'exception du lieu maudit :

" Au fond de la venelle est la lanterne rouge " (p.165)

mais c'est justement là que les gens de mer se retrouvent, pitoyablement, et essaient de recréer la fière allure d'un navire fendant flots et bise.

Et puis, quand la terre et la mer se rejoignent dans la mémoire réactivée du poète qui, rappelons-nous, se terre, s'enterre, nous comprenons, sans le ménager, le sens des paroles en profession de foi :

" Trop Soi pour se pouvoir souffrir,

L'esprit à sec et la tête ivre " (p.30),

et nous serions tentés d'ajouter la joyeuse tirade du "Capitaine Bambine, du remorqueur havrais l'Aimable Proserpine":

" -A terre!q'vous avez dit?...vous avez dit: à terre...

A terre!pas dégoûtaî!...Moi-z'aussi,foi d'mat'lot

J'voudrais ben!...attendu q'si t'-ta-l'heure l'prim'
Ne soulag'pas la coque: vous et moi, mes princesses^{/flot}
J'bêrons ben, sauf respect, la lavure éd'nos fesses!-
Il reprit ses cent pas, tout à fait mal bordé :
- A terre!...j'crâis f...tre ben! Les femm's!... pas
/ dégoûté!" (p.I81-I82)

La terre, la mer, rien dans le recueil finalement ne se laisse éclater, magnifier, saigner et soudain oublier avec autant de conviction, tantôt dépourvue de choix, de recours matériel, esthétique, tantôt saine d'une réciprocité flanquée d'une répulsion : maître-esclave.

De ce côté-ci la terre, de ce côté-là la mer, entre les deux Tristan, dans sa chaloupe ; un écriteau dessus : à vendre. Ne nous rassurons-nous pas trop simplement ? Car ce n'est que prétexte à chanson, commencement de chanson et chanson de la fin :

" - Tu peux encore échouer ta carène

Sur l'humide varech ;

Mais moi j'échoue aux côtes de la gêne,

Faute de fond - à sec - " (p.I94)

Et puisque nous en arrivons au monde onirique de Corbière, nous ne pouvons nous séparer de Sa terre et Sa mer, lande et océan, sans avoir, au préalable, complété et rétabli leurs incidences, leurs apparitions, leurs menaces et leur cavalier seul, de la toute puissante proximité d'un cosmos sans la moindre frontière entre "tout" et "rien", du moins là où une vulgaire pipe, objet par excellence poème-objet, prend le dessus et parle pour lui :

" Je lui fais un ciel, des nuages,

La mer, le désert, des mirages (...)

Mon pauvre!... la fumée est tout.

- S'il est vrai que tout est fumée..." (p.57)

A peine au seuil, nous voici déjà en pleine "euphorie" corbiérienne; malgré tout ce qui va suivre nous ne trouvons mieux à dire :

la veille et l'insomnie

S'il nous fallait tout recommencer, nous repartirions ici, ou nous nous tairions jusqu'au bout. Seulement, ce n'est pas que l'envie nous manque, nous nous devons de surmonter une espèce de timidité, de terreur et de honte qui nous incitent à revoir et à renvoyer sans cesse notre jugement, quittes à essayer, de plus en plus, un revers, perfectible en cela que nous avançons trop sûrement dans un lieu peu recommandable. Et pourtant, la fin et le commencement dans Les Amours Jaunes passent nécessairement par la veille et l'insomnie, l'insomnie et le songe, par La Litanie du Sommeil, et y restent, à tour de rôle ou ensemble. Comprendra-t-on néanmoins que la nature même du poème, écho de tous même des "anonymes" en même temps que de lui-même, résiste à l'objet de notre examen qui ne ferait que reproduire ce que contient et combat, par une relation de cause à effet, le dit poème? D'ailleurs, par honnêteté envers cette inversion de la trame poétique, nous nous engageons, contrairement à notre habitude, à ne citer aucun vers de La Litanie du Sommeil. L'intérêt d'une pareille approche consiste à sauvegarder, bien entendu, un patrimoine initiatique : si l'on peut commencer quelque part, il nous sera facile de rappeler que la première qualité du dormeur (à part de garder la chambre) est, vaut un discours — pas d'improvisation —, intérieur où ni la fin ni le commencement ne manifestent la même activité, provenant de sources incomparables et semblant n'appartenir qu'au temps de l'écriture. Rousseau, dans ses Confessions, parvient même, un moment, à suivre une voie analogue à celle de Corbière : " Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier : c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau." Et Jean-Jacques de poursuivre dix lignes plus

bas : " si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir." La Litanie du Sommeil illustre magnifiquement cette infiltration des procédés du sommeil-qui-vient, sans jamais vraiment arriver, aboutir, dans la poésie, par opposition à une écriture éveillée, qui n'aurait d'autre fréquentation ou compagnie que la sienne ; ainsi rien ne sera jamais libérateur comme l'insomnie tant que le mot sommeil, retourné dans tous les sens, non seulement écartera de l'état du même nom mais relancera, délibérément, du côté de l'insomnie : exercice de style, pour ne jamais déboucher sur le songe, ou la Mort dans la "symbolique" de Corbière. Aussi ne devons-nous pas hésiter à tirer ce poème de la stupéfaction, longues nuits, où il a trop été installé parce qu'il n'y avait pas moyen de lui échapper, du moins dans les bonnes règles de l'emprise des mots en cascade, et ils abondent en effet ici, définissant le Sommeil comme une succession de radars linguistiques, francophobes par leurs constructions qui se moquent de tout, langue comme culture.

Nous pensons que La Litanie du Sommeil, plus que n'importe quel autre poème, livre au lecteur (imprudent) la réponse aux questions : comment et, par force, pourquoi Corbière écrit-il, quelles sont les parts de la fin et du commencement, de ce qui se rapporte à l'élaboration d'un poème, dans le champ, aussi, de la non-écriture, c'est-à-dire ce que ne peut pas lire le lecteur, quoi qu'il fasse ; d'ailleurs, plus il en fait plus il s'aperçoit que c'est impossible ? L'insomnie en premier lieu coupe, ligne brisée, la veille et le sommeil, elle intervient en fait chaque fois que se présente le passage du monde conscient au monde onirique, elle-même chevauchant les deux états, allant de l'un à l'autre sans la moindre difficulté. Cette étape transitoire se transforme bel et bien dans le poème en institution, structure avec ses lois et affaires étrangères, son ordre et ses

désordres, qui en arrive à oublier les deux autres, à les supprimer tant l'insomnie dure et se prolonge dans le rêve et la veille. Mais à quoi cela ressemble-t-il sinon à l'écriture de l'écriture, à un poète qui écrit sa poésie en essayant de s'en débarrasser ? Le sommeil se réveille sommeil, tout ce qui exerce une quelconque influence sur le poète en pratique se fond et se parle dans l'insomnie, dont l'acte réacteur, jamais plus éternel, prélève les iniquités de la veille, destinées ou conduites à protéger les rapports antagoniques entre l'homme et son discours, intérieur ou non, celui surtout qui passe pour ne pas appartenir et s'appliquer à la reproduction de la nature, incorruptible.

Corbière ne rêve pas, au contraire puisqu'il n'a retenu du sommeil que sa précarité, une chaîne de réveils ralentis, comme fendus, par l'insomnie, seule pente qui retient encore le poète à la vie et aux Amours Jaunes :

" Insomnie, impalpable Bête!

N'as-tu d'amour que dans la tête? (...)

Sous ton œil de diamant noir. (...)

— Ou n'es-tu pas l'éternel plectre,

Sur les nerfs des damnés-de-lettre,

Raclant leurs vers — qu'eux seuls ont lus."(p.55-56)

La franchise et la simulation

Les poèmes prennent et recèlent malgré tout un ton, une diversité et un message tels que l'on ne peut résister, en dépit de la continuité absolue des chapitres, au moment où ils semblent — n'est-ce que ma pure imagination ? — contester ou plutôt ennuier le corps qui les animait. Essoufflement ? Pourquoi pas, bien que simulation convienne beaucoup mieux, sans doute à cause de l'oisiveté native du poète (infirmes) pour ce qui touche une

déliquescente intrusion, un effacement complet dans les choses. Parmi les nombreuses anecdotes qui portraiturent Tristan, et elles ne sont pas toutes à son avantage, nous n'en avons rencontré aucune qui relatait une soumission du poète à l'égard de la farce ou du tort qu'il commettait, sans jamais se les reprocher. Regardez bien l'unique photographie de Corbière adulte, puis vous comprendrez son caractère simulateur, son masque parcouru de l'ennui, le même qu'au début nous nous refusions de reconnaître parce qu'il n'eut guère le temps d'en profiter, de l'ennui de prendre l'ennui par la main pour l'emmener en représentation, dans la rue, sur mer, dans sa chambre quand mourant il fait demander mille bouquets de bruyère. Ses yeux voient dedans et obligent d'en trouver la substance dans la simulation, que viennent parfois suppléer les insomnies, encore que ces deux mots ne le soient ici que pour un seul : la fin.

Dans les vers

" — Soyez muette pour moi, contemplative Idole,
Tous les deux, l'un par l'autre, oubliant la parole,
Vous ne me direz mot : je ne répondrai rien...
Et rien ne pourra dédorer l'entretien." (p.101)

je ne sais si Corbière s'adresse au lecteur, mais comme disent les enfants : la triche revient au même, et c'est de toute façon pour l'empêcher d'intervenir par la manière triviale de la parole, afin que l'entretien, condition indispensable à la survie des simulations dissimulées, souffrances et jouissances, se conjugue avec l'imagination, en mouvement sur une base que l'on distingue dans les mots qui passent comme un élément supplémentaire dans le commencement, et n'est-il pas ce qui succède au recueil ?

Non nous ne pouvons l'oublier la simulation tragique, non simulée, de Corbière, celle qui lui promet encore le salut dans la

fuite, cette incroyable jeunesse des Amours Jaunes. Il s'agit évidemment d'un humour comique, aux sources de la prétention à la mort avant d'en savoir plus sur la vie, même si la mort en ce cas s'associe au moins autant à l'imparfait qu'au plus-que-parfait, aux idées qu'aux illusions, à la pré-voyance qu'à la vérité et aux autres êtres qu'à soi-même. L'humour c'est donner un sens, une fin et un commencement, à ce qui n'en a pas, c'est dire arbre pour forêt, c'est pour Tristan Corbière écrire en simulant de reproduire toutes les écritures que personne n'a jamais écrites qu'avec superstitions et couleurs ; lui les embobine afin de disparaître du trop intense vide qu'il suscite en jouant au génie. Car voici que franchise et simulation, n'ayant jamais fait qu'Un dans la relation poète-lecteur — ce sens et pas l'autre! — battent en retraite à l'approche de la fin, le poète amplifie l'humour en n'espérant écrire que pour qui ne sait pas lire :

" Je te disais ce que je savais écrire...

Et nous nous comprenions — tu ne savais pas lire —

Mais ta philosophie était un puits profond

Où j'aimais à cracher, rêveur... pour faire un rond."

(p.188)

Goût et dégoût

" Pur, à force d'avoir purgé tous les dégoûts."

(p.172)

Adresse et maladresse

Une des particularités des Amours Jaunes, en dehors de l'itinéraire "archéologique" du livre après sa parution, et malgré la sensation contraire qu'il provoque constamment, c'est de

laisser apparaître le moins possible de contradictions, pour insérer ainsi les allures, les mannequins, les gisants, les solos, les randonnées et les ingrédients, et les appliquer tantôt à l'envers tantôt à l'endroit sur la peau du poète qui ne se satisfait en fin de compte d'aucune administration. En effet cette curieuse flamme qui anime le lecteur pour inventer ou trouver à Corbière des changements et même des progressions dans ce qui tend vers la fin, la sienne, et un hasard de recommencement s'explique non pas seulement par la division du moi mais par le biais d'une coupure nette entre ce que Tristan sert le mieux et ce qu'il fait avec peine et contrariété. Il n'est pas difficile pour Corbière, par exemple, de se déclarer mort, et de le vouloir :

" Les oiseaux croque-morts

Ont donc peur à mon corps

Mon Golgotha n'est pas fini (...)" (p.149),

alors qu'il ne parvient pas à dormir tout d'une traite.

L'écriture y gagne ce lyrisme de grands espaces en longues phrases, ou bien ce concert d'interruptions en charniers de mots ; tout l'un tout l'autre.

L'adresse et la maladresse de Corbière coupent la fin et le commencement là où nous pensions chasser Corbière de nos esprits, et c'est lui qui nous chasse, avec ou sans notre consentement. Et adresse et maladresse sont maintenant en bonnes mains :

" Ne fais pas le lourd : cercueils de poètes

Pour les croque-morts sont de simples jeux,

Boîtes à violon qui sonnent le creux...

Ils te croiront mort - Les bourgeois sont bêtes -

Va vite, léger peigneur de comètes! " (p.204)

L'ancien et le nouveau

" Et s'aucun m'interroge ou tente
Comment d'Amour j'ose médire,
Cette parole le contente :
Qui meurt, a ses lois de tout dire."

François Villon

De quel bagage assouvir le bon et frais linceul ? C'est que cette rubrique nous relâche, nous permute, jeu de quilles, par la promesse "osanore" d'une mauvaise défense, dans les inconvénients et les comparaisons, morceaux choisis d'une dette prisonnière de la fin et du commencement, du nouveau à l'ancien, et des cruels interdits aux fuites qui n'avaient cessé de les harceler, de les saper, jusqu'à s'en défaire de l'intérieur, pour que les poèmes, aussi semblables que différents, puisés dans les traditions comme dans les lointaines prémices d'une moisson générale, et les contre-poèmes (ceux qui bannisent le fait même d'être poèmes et non pas carnet de bord, improvisation à tue-tête, enseigne d'auberge, épave de navire ou tout simplement eux-mêmes, impersonnels mais intentionnés) se normalisent un jour dans la lignée, pour ne l'avoir suivie ni cherchée, des tours de Babel de la Nouveauté.

Corbière, quand il se prend à s'intéresser au destin des Amours Jaunes, ne cache pas son inexpérience ; il rapproche cela de sa santé fragile, de préoccupations plus finales, et il se dit qu'après tout son sort est plus enviable que celui de son père, et des écrivains qu'il imagine et, peut-être, espère rencontrer dans l'au-delà d'un Lecteur, cependant qu'il ne nous déplace jamais d'une hypothèse aux contours de la moquerie ; jamais de la vie Corbière n'eût supposé vivre de l'argent des Amours Jaunes :

" Vite!... j'ai vu, dans mon délire,
Venir me manger dans la main

La Gloire qui voulait me lire!

— La gloire n'attend pas demain. — (...)

A moi le pompon d'immortelle

Des grands poètes que j'ai lus! " (p.52-53)

Cela pour mieux permettre leur reconnaissance, puisque un des principaux personnages des Amours Jaunes, contumace ou non, par élimination et déduction, d'autant plus d'ailleurs qu'il n'a rien écrit et que ceux qui se le représentent ainsi n'ont rien lu, est un poète, un poète inconnu, un poète de Rien.

Mais ce qui peut être tenu et reçu comme plus nouveau encore que l'aspect précurseur de chaque pièce, toutes en retrait les unes par rapport aux autres, en repoussant la fin vers le commencement, et en face d'une dialectique entre les raccords et les rejets — Corbière n'aura peut-être retenu de Hugo ou Baudelaire que le "pire"! — nouveau dans ce sens que le Temps depuis s'y accroche à rebours, c'est la primauté panique du piège de transcription sur le déroulement fictif d'amours irréprochables.

CRITIQUE DE LA FIN ET DU COMMENCEMENT

Poète nouveau ou nouveau poète, Corbière n'aura rien voulu cacher de sa possession.

Mourir était son rêve, mais en commençant par vivre la fin par où elle mène, je n'ai pas dit au commencement mais en pleine création, et puis devenir de ces personnages qu'on nomme mentor, celui-là plus ressemblant au naufragé qui souffre et appelle que tous les autres, beaucoup trop sages ; celui-là écrivit un livre à la limite de ses forces, un livre qui eût passé pour un bilan de toutes les tendances sans ces odeurs de brûlé — ici le commencement, non c'est ici se disent les poèmes! — qui en font le nœud gordien, coulant, de la poésie contemporaine, parce qu'il ne tolère pas la moindre critique et qu'on ne peut en parler qu'en changeant les vers de place et de signification.

On ne lit pas d'autre livre sur Les Amours Jaunes meilleur que moi et non-moi.

" Métier! Métier de mourir...

Assez, j'ai fini mon étude.

Métier : se rimer finir!...

C'est une affaire d'habitude.

Mais non, la poésie est : vivre,

Paresser encore, et souffrir

Pour toi, maîtresse! et pour mon livre ;

Il est là qui dort

— Non : mourir! " (p.55)

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos : Corbière ressuscité. (p.2)

Première partie : Tristan Corbière à la fin - Tristan Corbière au commencement. (p.8)

Deuxième partie : Tristan Corbière bout à bout - Vie et mort d'un poète.
(p.35)

Epilogue : Kenavo Tristan Corbière. (p.72)

Critique de la fin et du commencement. (p.85)

Bibliographie sommaire. (p.86)